Memoire sur
L'Authenticite de la
Lettre de Toscanelli
a Christophe Colomb

Henry Vignaud

McKEW PARR COLLECTION

MAGELLAN

and the AGE of DISCOVERY

PRESENTED TO

BRANDEIS UNIVERSITY • 1961

MÉMOIRE

SUR

L'AUTHENTICITÉ DE LA LETTRE DE TOSCANELLI

DU 25 JUIN 1474

ADRESSÉE D'ABORD AU PORTUGAIS FERNAM MARTINS

ET PLUS TARD

A CHRISTOPHE COLOMB

PAR

HENRY VIGNAUD

PREMIER SECRÉTAIRE DE L'AMBASSADE DES ÉTATS-UNIS

VICE-PRÉSIDENT A LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS, ETC.

(Extrait du *Compte rendu du Congrès international des Américanistes*, tenu en septembre 1900.)

PRÉCÉDÉ D'UNE

RÉPONSE A MES CRITIQUES

(Lettres à MM. G. Uzielli, Hermann Wagner et L. Gallois)

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, (VI^e^)

1902

MÉMOIRE

SUR L'AUTHENTICITÉ DE LA LETTRE DE TOSCANELLI

DU 25 JUIN 1474

ET

RÉPONSE A MES CRITIQUES

DU MÊME AUTEUR

La Lettre et la Carte de Toscanelli, sur la route des Indes par l'Ouest, adressées en 1474 au portugais Fernam Martins, et transmises plus tard à Christophe Colomb. — Étude critique sur l'authenticité et la valeur de ces documents, et sur les sources des idées cosmographiques de Colomb, suivie des divers textes de la lettre de 1474 avec traductions, annotations et fac-simile. Paris, Ernest Leroux, 1901. 1 vol. in-8 jésus.

Pour paraître en mai :

Toscanelli and Columbus. The Letter and Chart of Toscanelli on the route to The Indies by way of the west, sent in 1474 to the Portuguese Fernam Martins, and later on to Christopher Columbus. A critical study... London Sands and Co 1902. 8°, pp. 365.

En préparation :

Les Précurseurs de Barthélemy Diaz et de Christophe Colomb. — Notices critiques et bibliographiques sur tous les voyages dans l'Atlantique, légendaires ou véritables, qui ont précédé et préparé la découverte de la route des Indes, en 1487, et celle du Nouveau-Monde, en 1492.

MÉMOIRE

SUR

L'AUTHENTICITÉ DE LA LETTRE DE TOSCANELLI

DU 25 JUIN 1474

ADRESSÉE D'ABORD AU PORTUGAIS FERNAM MARTINS

ET PLUS TARD

A CHRISTOPHE COLOMB

PAR

HENRY VIGNAUD

PREMIER SECRÉTAIRE DE L'AMBASSADE DES ÉTATS-UNIS

VICE-PRÉSIDENT A LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS, ETC.

(Extrait du *Compte rendu du Congrès international des Américanistes*, tenu en septembre 1900.)

PRÉCÉDÉ D'UNE

RÉPONSE A MES CRITIQUES

(Lettres à MM. G. Uzielli, Hermann Wagner et L. Gallois)

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE (VI^e^)

1902

A MES CRITIQUES

LETTRES

A M. G. UZIELLI, de Florence

A M. Hermann WAGNER, de l'Université de Göttingue

A M. L. GALLOIS, de l'Ecole normale.

La publication du livre, dont le mémoire qui suit donne la substance, a motivé dans la presse européenne et américaine, un nombre considérable d'articles dont la plupart sont favorables à ma thèse, mais dont quelques-uns sont tout à fait hostiles.

Parmi ceux-ci, il y en a trois que je tiens à relever parce qu'ils émanent de critiques qui ont qualité pour exprimer une opinion sur la question que j'ai traitée et que je me dois à moi-même, ainsi qu'à la cause de la vérité historique qui seule me préoccupe, de montrer en quoi et comment ils se sont trompés dans le jugement qu'ils ont porté sur mon livre.

L'un de ces articles est de M. Uzielli dont le nom est devenu inséparable de celui de Toscanelli; le second est de M. Hermann Wagner, le savant professeur de géographie de l'université de Göttingue; le dernier est de M. Gallois le très distingué maître de conférence de Géographie à l'École normale supérieure. Ces trois articles sont d'inégale étendue et d'inégale valeur; celui de M. Uzielli est le moins important, mais le plus agressif, c'est par lui que je commence.

A MONSIEUR GUSTAVE UZIELLI, A FLORENCE

Monsieur,

Vous avez bien voulu m'adresser votre article sur mon livre [1] — et je me suis empressé de le lire. Je constate à regret que je n'y ai pas trouvé ce que je cherchais. Je m'attendais, non à une réfutation, je ne la crois pas possible, mais à une discussion sérieuse de mes arguments. Il m'avait semblé qu'un homme de votre savoir, qui s'est longuement occupé de Toscanelli, devait avoir quelque chose à dire sur une question comme celle que pose mon livre, qui pourrait l'éclairer et je me félicitais d'avance à cette pensée. Il n'en est pas ainsi, malheureusement. Non seulement vous n'avez rien trouvé de nouveau à dire sur une matière que vous passez pour si bien connaître; mais vous n'avez même pas abordé la question véritable. Vous n'avez fait que tourner autour.

Comme cette assertion pourrait étonner ceux qui n'ont fait que lire les titres de vos ouvrages sur Toscanelli, ou à propos de Toscanelli, je dois la justifier.

I

De quoi s'agit-il? De l'authenticité de la correspondance attribuée à Toscanelli. J'ai contesté cette authenticité en m'appuyant sur des raisons extrinsèques et intrinsèques : les unes, tirées des faits qui se rapportent à l'origine de cette correspondance et des circonstances dans lesquelles elle a été produite; les autres, déduites du contenu même des documents.

J'ai constaté, par exemple, la complète disparition de toutes les pièces originales de la correspondance supposée, ainsi que de copies authentiques, et cela, non seulement en Portugal, mais aussi en Italie.

1. Gustavo Uzielli — *Toscanelli, Colombo e la leggenda del Pilota.* Florence, Ricci, 1902, 8, pp. 38. (Extrait de la *Rivista Geographica Italiana* Fascicolo I. Janvier 1902.)

Qu'avez-vous répondu à cela ? Avez-vous expliqué comment il se fait que personne n'ait jamais vu les originaux de cette prétendue correspondance, soit avec Fernam Martins, soit avec Colomb? Que personne même n'en ait entendu parler — excepté Las Casas ou Fernand Colomb ? — je dis *ou* parce que l'un des deux répète l'autre. Avez-vous donné une raison quelconque expliquant l'absence de toute trace de cette correspondance ou de toute pièce relative aux questions qu'elle traite dans les papiers de Toscanelli?

Il semble que ce dernier fait était assez extraordinaire pour fixer votre attention : Toscanelli meurt en mai 1482. Deux ans auparavant, environ, il avait encore la minute de la lettre et de la carte envoyées à Martins, en 1474, — puisqu'il put en adresser une copie à Colomb, — et, à sa mort, on ne trouve rien ! C'était cependant un homme soigneux de ses papiers, car on retrouva, parmi les siens, une carte qu'il avait empruntée vingt ans auparavant. Ainsi, il avait conservé précieusement pendant de longues années, une carte quelconque, — car rien n'indique que ce fut une carte extraordinaire, — et il n'avait pas gardé sa propre carte à lui, celle constatant sa propre découverte, celle dont on fait aujourd'hui son titre principal a l'honneur d'avoir été l'initiateur de la découverte du Nouveau-Monde ? Voilà, assurément, qui est bizarre et quelques mots d'explication à ce sujet n'eussent pas été de trop.

Voyons si vous êtes plus explicite sur les autres points.

II

J'ai encore constaté que tous les auteurs portugais du temps ont ignoré que le roi Affonso se soit jamais occupé de chercher une route pour aller aux Indes, et j'ai signalé l'ignorance encore plus incompréhensible où se trouvent les Florentins, compatriotes et contemporains de Toscanelli, que ce savant géomètre fût en même temps un grand géographe qui avait renouvelé la science géographique de son temps en démontrant comment on pouvait aller aux Indes par l'ouest.

Ce dernier point vous touche particulièrement et vous

essayez d'y répondre. Comment? Vous vous efforcez de montrer que Toscanelli était un grand savant, — ce que je n'ai pas contesté, bien que ce soit contestable; — mais vous ne montrez pas que ses contemporains vissent en lui un rénovateur en cosmographie et en géographie, ayant sur ces matières des vues nouvelles, fécondes en grands résultats, ce qui était précisément la chose à démontrer.

Vous avancez que j'énumère tous les écrivains du temps qui n'ont pas mentionné les travaux géographiques de Toscanelli, mais que je passe sous silence ceux qui en ont parlé. J'ai une excellente raison pour cela : c'est qu'il n'y en a pas. Après avoir bien cherché vous citez deux témoignages : celui de Castellani et celui de Vaglienti. Je vais montrer ce qu'ils valent.

Castellani était un Florentin, contemporain de Toscanelli, qui a laissé un journal où il mentionne, entre autres choses, qu'à l'occasion de la présence à Florence de certains envoyés portugais qui avaient entretenu Toscanelli, celui-ci lui avait emprunté une carte. Castellani ne dit pas autre chose; mais vous trouvez que ce fait seul suffit pour détruire mon assertion, base essentielle de ma thèse, selon vous, que Toscanelli était inconnu aux Portugais du temps.

Le fait rapporté par Castellani ne prouve rien de pareil, et la base de ma thèse n'est pas du tout que Toscanelli était inconnu à tous les Portugais. La base de ma thèse, c'est que la lettre de 1474 n'a pu être écrite ni à cette date ni par Toscanelli, et, entre autres raisons, à l'appui de cette assertion, j'ai dit et je répète : que personne, soit en Portugal, soit en Italie, n'a connu cet astronome comme grand géographe ou cosmographe, qu'aucun auteur portugais du temps ne le mentionne comme tel, et que son nom même leur est inconnu.

En quoi le fait que des Portugais de passage à Florence, du temps où Toscanelli y florissait, se sont entretenus avec lui, détruit-il cette assertion? Où sont les auteurs portugais de cette époque, les chroniqueurs et historiographes d'Affonso et de Joao II, officiels ou non, qui nomment le géomètre florentin ou qui connaissent le projet de passer aux Indes qu'on lui attribue? Où sont les documents de l'époque où ce projet soit mentionné? Que ne les citez-vous?

L'extrait du journal de Castellani, — ce document que j'ai prudemment passé sous silence, prouve précisément le contraire de ce que vous voulez prouver. Comment! voilà des Portugais qui parlent à Toscanelli des découvertes du prince Henry, — de quoi pouvaient-ils parler à un homme comme lui, si ce n'est de cela, — et cet initiateur des découvertes occidentales, cet homme auquel revient, selon vous, le mérite d'avoir provoqué le Périple de l'Afrique, est obligé d'emprunter une carte à un voisin pour se rendre compte de ce qu'on lui disait? Il n'en avait donc pas une lui-même, lui qui s'était spécialement occupé de ces questions?

Vous n'êtes pas plus heureux quand vous invoquez le témoignage de Vaglienti, dont je n'ai pas soufflé mot, non plus, dites-vous, en agrémentant cette assertion de deux points d'exclamation et de deux points d'interrogation. Parlons donc de ce document, puisque vous le voulez.

Vaglienti dit, en effet, que Toscanelli, jugeant qu'il n'y avait que le roi de Portugal capable de créer une nouvelle voie de communication avec les Indes Orientales, écrivit à ce sujet à un armateur florentin établi en Portugal, Bartolomeo Marchioni, qui en parla au roi. De cette façon, selon Vaglienti et selon vous, Toscanelli aurait été l'auteur ou l'un des promoteurs de la révolution commerciale qui enleva aux Vénitiens et au Soudan d'Égypte le monopole du commerce des épices pour le donner aux Portugais.

Je commence par dire, puisque vous ne l'avez pas fait, que ce Vaglienti, dont vous faites si grand état, était un triste personnage sans aucune autorité, que le recueil auquel vous empruntez le document en question passe pour être apocryphe, que Varnhagen lui-même qui s'accrochait à toutes les pièces pouvant mettre en relief Americ Vespuce, n'a pas osé accepter la relation qu'on y trouve du troisième voyage de ce navigateur, et qu'il n'hésite pas à dire que le recueil tout entier a été fabriqué. Avant lui, Santarem avait exprimé un doute à cet égard.

Mais je n'ai pas besoin de cet argument pour mettre de côté cette pièce suspecte. Il suffit d'indiquer que le projet que Vaglienti attribue à Toscanelli est celui de passer aux Indes par la circumnavigation de l'Afrique et non par la

traversée de l'Atlantique qui fait l'objet de la lettre de 1474, et que ce Bartolomeo Marchioni, auquel il fait le savant Florentin écrire, vivait sous le roi Emmanuel qui monta sur le trône 13 ans après la mort de Toscanelli. Voilà ce que valent les témoignages que vous m'accusez de passer sous silence.

Vous me citez encore Landino, Politien et le duc Hercule. Mais les assertions que vous leur empruntez n'ont pas la portée que vous leur donnez. De cette circonstance que Toscanelli interrogeait les étrangers sur les choses particulières à leur pays, comme le dit Landino; de celle que Politien fit son éloge comme astronome et de celle que le duc Hercule, qui pouvait avoir entendu parler des prétendues relations de Colomb avec Toscanelli, voulut s'assurer s'il n'y avait pas dans les papiers que ce dernier avait laissés, quelque pièce à cet égard, on ne saurait conclure que ce savant s'était spécialement adonné à la géographie et à la cosmographie et avait exprimé, à ce sujet, des vues nouvelles, soit à Martins, soit à Colomb.

Vous me dites encore que le cardinal Cusa voulut que Toscanelli fut juge de questions mathématiques entre lui et Regiomontanus et que ce dernier le choisit pour reviser sa traduction de Ptolémée. En quoi cela prouve-t-il que Toscanelli cherchât ou eût trouvé une nouvelle route pour aller aux Indes?

Vous m'assurez encore que Verino, contemporain de Toscanelli, a montré que celui-ci connaissait à fond Ptolémée. Raison de plus pour ne pas admettre qu'il a pu accepter une théorie dont Ptolémée avait démontré l'erreur. En quoi, d'ailleurs, cela contredit-il une seule de mes propositions?

Mais tous les points que je viens de relever sont secondaires; entrons dans la question même.

III

J'ai dit que la lettre de 1474 n'avait pu être écrite à cette date, parce qu'elle suppose que les Portugais cherchaient

alors la route des Indes et se préoccupaient déjà du commerce des épices, deux questions qui ne furent posées, en Portugal, que du temps du roi Joao.

Que répondez-vous à cela ? Vous contestez mon assertion ; mais votre négation ne s'appuie sur aucune raison. Pour me réfuter, sur ce point, il ne suffit pas de citer à faux Azurara et de renvoyer à Major qui n'en savait pas plus que vous à cet égard. Il faut répondre aux arguments par lesquels j'ai montré que c'est l'Inde du prêtre Jean que les Portugais cherchaient et non les Indes orientales ; il faut trouver des textes, ou produire des faits, qui contredisent la définition si claire et si précise que donne la Bulle de 1454 de l'objet que poursuivaient les Portugais du temps du prince Henry ; il faut expliquer le silence du traité de 1479 sur le grand dessein attribué gratuitement au roi Affonso, alors que l'un des objets de ce traité était de déterminer la sphère ouverte aux découvertes du Portugal et de la Castille dans les régions nouvelles. Vous esquivez toutes ces questions. Il en est de même de celle du commerce des épices. Tout ce que vous dites à cet égard s'applique, non au Portugal de 1474, mais à d'autres pays et à d'autres temps.

IV

J'ai soutenu qu'un savant, surtout un savant comme l'était Toscanelli, d'après vous, n'a pu écrire la lettre de 1474 parce que cette lettre ne fait que traduire l'opinion erronée de Marin de Tyr sur la grande extension du monde habité, du côté de l'Est, opinion dont Ptolémée avait démontré l'erreur et qu'aucun cosmographe instruit ne pouvait accepter. Opposez-vous une raison sérieuse à cet argument péremptoire ! Non. Rien de ce que vous dites à cet égard ne porte : vous prétendez que Toscanelli ne faisait pas acte d'ignorance en préférant l'opinion de Marin de Tyr à celle de Ptolémée, parce que l'une et l'autre étaient erronées et qu'à l'époque on n'en savait pas davantage. En est-il ainsi ? Ptolémée pouvait croire, bien qu'il se trompât, que le monde habité s'étendait en longueur sur 180 degrés et on pouvait le croire après

lui ; mais personne ne pouvait préférer à cette mesure celle de 225 degrés, proposée par Marin, parce que Marin était arrivé à ce chiffre par des erreurs de calcul et de coordination des données de distance qu'il avait à sa disposition, erreurs que Ptolémée avait péremptoirement démontrées.

Il ne s'agit pas ici de deux hypothèses différentes sur la longueur du monde habité, telles que celles que les prédécesseurs de Ptolémée et de Marin avaient émises et qui n'avaient qu'une valeur théorique, mais de deux relevés différents des distances données par des itinéraires ou routiers qui existaient alors. Ptolémée se trompait lui-même dans ce relevé, particulièrement en ce qui concernait l'étendue de la Méditerranée, qu'il faisait beaucoup trop longue, et ce fut l'une des raisons qui lui firent donner au monde connu de son temps 180 degrés de l'ouest à l'est ; mais il ne se trompait pas en montrant que Marin avait mal coordonné les distances relevées par lui-même et que c'était par suite de cette erreur qu'il était arrivé au chiffre de 225 degrés. Il y avait là une question de fait et non d'opinion. L'erreur une fois indiquée ne pouvait plus être maintenue et un cosmographe ignorant qui n'avait pas lu Ptolémée, ou qui ne l'avait pas compris, pouvait seul soutenir, comme le fit Colomb, que Ptolémée avait tort et Marin raison.

Cette erreur fondamentale qui forme la base même du système exposé dans la lettre à Martins suffit pour établir que Toscanelli fut étranger à ce document ; mais elle n'est pas la seule qui s'y trouve et qui conduise à la même conclusion. Comment expliquer, par exemple, que Toscanelli qui est censé avoir causé directement avec des ambassadeurs de l'extrême Orient et les avoir questionnés, n'ait pas appris d'eux que depuis la chute de la puissance mongole en Chine, c'est-à-dire depuis plus d'un siècle, ce pays n'était plus gouverné par un Grand Khan, que les provinces de Cathay et de Mangi n'y existaient plus et que les villes de Zaiton et de Quinsay, ainsi que celles dont les dénominations étaient d'origine mongole portaient depuis lors d'autres noms ?

Vous n'avez pas dit un mot de cela. Vous ne dites pas non plus, pourquoi Toscanelli aurait écrit une seconde lettre à Colomb pour lui dire la même chose et à peu près dans les

mêmes termes. Cette seconde lettre valait bien la peine, cependant, de fixer votre attention. Elle contient en germe la première à laquelle elle est supérieure par le fond, comme par la forme et peut-être qu'en y réfléchissant, vous auriez trouvé là quelque sujet intéressant d'observation.

V

Vos erreurs ne sont pas seulement des erreurs par omission. Celles que vous commettez sont autrement graves et, ajouterai-je, bien surprenantes. On ne le croirait pas si vous n'en donniez vous-même la preuve; mais vous n'avez que des notions incomplètes sur l'histoire des découvertes des Portugais et vous connaissez mal l'histoire des idées cosmographiques des anciens, deux choses sans lesquelles, cependant, il est impossible de parler avec quelque autorité des questions qui font le sujet de mon livre et de votre critique.

En ce qui concerne les Portugais, vous vous imaginez que Toscanelli fut pour quelque chose, pour beaucoup même, dans la destruction du préjugé qui avait fait donner le nom de Mer Ténébreuse à l'Atlantique et qui, pendant si longtemps, ôta aux marins le courage d'y pénétrer. Vous croyez à la fameuse académie navale de Sagres, vous en fixez même la date : 1430. Vous ignorez le rôle considérable qu'a joué dans les découvertes de cet énergique petit peuple la légende du prêtre Jean et vous croyez, contrairement aux témoignages les plus certains, que ce n'est pas le roi Joac II qui posa, en Portugal, la question du commerce des épices avec les Indes.

Je passe sur quelques autres points; mais je dois insister sur la singulière méprise qui vous fait attribuer une opinion d'Eratosthène à Strabon et qui vous fait mettre ce dernier au nombre de ceux dont l'opinion était favorable à la possibilité de passer aux Indes par l'ouest.

Strabon n'a jamais exprimé aucune opinion de ce genre. Il cite le passage où Eratosthène admet que n'était l'étendue de la mer Atlantique, on pourrait passer, sous le même

parallèle, d'Espagne aux Indes ; mais loin d'approuver cette opinion, il la combat en soutenant, contre Eratosthène et contre Posidonius, qu'ils ont donné une étendue trop considérable au monde habité. Pour Strabon, la terre habitée a 70,000 stades sur 252,000, et elle est limitée par une mer que son immensité rend *infranchissable*. Voilà comment Strabon a repris, après beaucoup de Grecs, l'idée de la possibilité de la circumnavigation du Globe.

Cette erreur, assurément surprenante de la part d'un cosmographe, vous conduit à une autre qui l'est encore davantage et que je pourrais qualifier de colossale, si je voulais employer une de vos locutions favorites.

Ayant lu quelque part que Ptolémée, comme Marin de Tyr, avait adopté le système des mers fermées d'Hipparque qui, — d'après vous, — rend impossible le passage aux Indes par mer, vous rapprochez de cette singulière déduction celle qui vous a fait trouver que Strabon regardait le passage aux Indes comme possible, et vous tirez de là cette conclusion inattendue que Toscanelli a puisé dans Strabon la grande idée, l'idée fondamentale, de la facilité de la navigation de l'Espagne aux Indes ! Et vous répétez cela deux fois, car ailleurs vous nous assurez que le grand mérite de Toscanelli fut d'avoir préféré à Ptolémée Strabon et Eratosthène.

Ainsi, d'après vous, la grande extension de l'Asie vers l'est qui réduit à 26 espaces ou 130 degrés la partie maritime du globe non encore parcourue, cette notion fondamentale qui forme l'essence même de la lettre à Martins et par conséquent de la carte qui l'accompagnait, cette grande idée que Colomb aurait empruntée à Toscanelli et qui fut la source de sa découverte ne venait pas de Marin de Tyr, mais de Strabon, oui de Strabon [1] !

Je ne m'arrêterai pas à discuter cette théorie singulière, mais je vais montrer où elle vous conduit.

Votre prétention, ainsi que celle de tous ceux qui, comme vous, font de Toscanelli l'initiateur de la découverte de

1. M. Uzielli reproduit cette énormité dans sa réponse à M. de La Rosa. (*Rivista geografica italiana*. N° de mars 1902.)

l'Amérique, c'est que Colomb a emprunté à la lettre à Martins et à la carte qui l'accompagnait les traits essentiels de son système cosmographique et, notamment, la notion de la proximité des côtes hispaniques de celles de l'Asie. Cette conclusion est logique pour ceux qui, comme Wagner, voient dans Toscanelli un second Marin de Tyr, ce qui est d'ailleurs évident, si ce savant est réellement l'auteur de la lettre à Martins, dans laquelle il n'est pas permis de voir autre chose que le système cosmographique de Marin de Tyr, qui est le même que celui de Colomb.

Mais il n'en est pas de même pour vous qui trouvez, dans Strabon, la source principale à laquelle Toscanelli a puisé; c'est-à-dire que, dans votre opinion, la Lettre à Martins, tout en étant de Toscanelli, n'est pas l'expression des idées de Marin de Tyr. Comment alors Colomb a-t-il pu emprunter à ce document son système qui, dans ses traits essentiels, est bien celui de ce géographe? Je ne suppose pas que vous contestiez ce dernier point qui est trop bien établi pour être mis en question.

Vous ne pouvez ignorer que Colomb a basé sa théorie cosmographique sur celle de Marin de Tyr, et qu'il a, notamment, emprunté à ce géographe ses idées sur la grande extension de l'Asie vers l'Est et sur le peu d'étendue de l'espace maritime séparant les deux extrémités du monde, idées qui forment, comme je l'ai déjà dit, la substance même de la Lettre à Martins. Ce fait est établi par des témoignages irrécusables : celui de Colomb lui-même, celui de son fils Fernand, celui de son frère Barthélemy, celui de son biographe attitré, Las Casas. Et ces témoignages, irrécusables par eux-mêmes, sont corroborés par des preuves frappantes : les passages des ouvrages que Colomb a cités ou annotés de sa main et dans lesquels on retrouve tous les éléments de son système géographique et cosmographique. Ce point que j'ai mis particulièrement en lumière et sur lequel j'insiste encore davantage dans mon édition anglaise est bien acquis et on ne saurait le mettre en question.

Mais pour l'objet que j'ai ici en vue, il est inutile d'insister là-dessus. Ce que je veux montrer c'est que, quelle que soit l'origine des idées de Colomb, elles n'ont rien de commun

avec celles que vous prêtez au véritable Toscanelli. En voici la preuve.

Colomb soutenait que la terre était plus petite qu'on ne le supposait : il lui donnait seulement 20.400 milles de circonférence; son degré était de 56 2/3 milles et son mille, le mille italien. Sa théorie cosmographique était celle de Marin de Tyr. Toscanelli, d'après vous, faisait la terre plus grande qu'elle ne l'est; il lui donnait au grand cercle dix millions de mètres de plus que Colomb; son degré était de 67 2/3 milles; son mille, celui de Florence, bien plus long que l'autre, et son système géographique celui de Strabon.

Où sont donc les idées que Colomb a empruntées à Toscanelli, j'entends au véritable Toscanelli, à celui que vous avez étudié et que vous nous faites connaître ?

Vous avez beau dire et répéter que l'idée fondamentale du peu d'étendue de l'espace maritime séparant les Indes des côtes hispaniques vient du savant Florentin; je réponds que cela n'est pas possible d'après votre propre argumentation. Où, en effet, Colomb aurait-il trouvé cette idée ? Dans la Lettre à Martins? Mais si, comme vous le soutenez, le degré y est compté à raison de 67 2/3 milles et si, comme vous l'affirmez encore, ces milles sont ceux de Florence qui étaient bien plus longs que le mille italien dont se servait Colomb, cette notion fondamentale n'est ni exprimée, ni sous-entendue dans la fameuse lettre.

Cependant, comme vous ne pouvez fermer complètement les yeux à toutes les preuves qui établissent que la partie cosmographique de la Lettre à Martins vient de Marin de Tyr, tout en soutenant que Toscanelli a puisé dans Strabon l'idée fondamentale, de cette lettre, vous admettez à regret et à titre d'hypothèse seulement, qu'elle a pu venir de Marin de Tyr. Mais alors comment Colomb a-t-il pu déduire de cette Lettre où, d'après vous-même, il n'y a rien de pareil, sa notion fondamentale, clé de son système cosmographique, que le degré mesure à l'équateur 56 2/3 milles italiens. ? Il résulterait donc, de ce qui précède que Colomb, dont les idées ont une source toute différente de celles que vous prêtez au véritable Toscanelli, devait cependant, d'après vous, sa doctrine scientifique à ce savant, qui se trouve ainsi,

dans cette manière de voir, l'inspirateur ou l'initiateur de la découverte de l'Amérique.

VI

J'ai maintenant à relever une particularité qui est caractéristique de votre manière de procéder. Elle apparaît dans le sous titre de votre article : *la leggenda del Pilota*. Ce sous titre montre en trois mots que vous appartenez à cette catégorie d'esprits, dont beaucoup sont d'ailleurs très distingués, que leur constitution mentale met dans l'impossibilité de saisir le véritable nœud d'une question.

Les personnes affligées de cette espèce de Daltonisme intellectuel s'égarent dans toutes sortes de considérations, souvent ingénieuses ou savantes, mais étrangères au sujet principal, ou qui n'y touchent que très indirectement. Tel est votre cas, Monsieur : vous êtes toujours à côté de la question même. Que vous le vouliez ou non, il semble qu'il vous soit impossible de regarder les choses sous leur véritable angle et malgré des efforts assurément sincères, vous n'êtes pas encore parvenu à vous rendre compte que la seule question à discuter est celle de la part que Toscanelli peut avoir eue à la rédaction des pièces qui lui sont attribuées.

C'est cette fâcheuse disposition d'esprit, qui enlève souvent aux plus éclairés le sentiment des proportions et de la mesure, qui fait que vous vous en prenez surtout au récit de l'histoire du Pilote qui aurait renseigné Colomb, au lieu de chercher à montrer que les pièces suspectes sont authentiques.

Qu'importe, au fond, que l'histoire de ce Pilote soit vraie ou non. Cela modifie-t-il, en quoi que ce soit, les raisons qui obligent à mettre en doute l'authenticité de la lettre à Martins? Est-ce que la démonstration que la légende du Pilote est apocryphe peut faire, par exemple :

Que l'existence de cette lettre ait été connue d'une seule personne autre que celles intéressées à la produire?

Que la question de la Route des Indes fût posée en 1474 au Portugal, ainsi que celle des épices?

Que les Portugais cherchassent à cette époque les Indes orientales et non l'Inde du Prêtre Jean ?

Qu'une seule des nombreuses personnes en position d'être renseignées, à cet égard, ait jamais su que le roi Affonso et Toscanelli s'occupaient de cette question ?

Que l'erreur cosmographique fondamentale, les anachronismes, les inexactitudes et les puérilités que contiennent la lettre à Martins, ne soient pas contraires à la supposition qu'elle vient d'un savant dont la culture était exclusivement scientifique ?

A toutes ces questions on est bien obligé de répondre négativement. Pourquoi, alors, s'attacher à montrer que l'histoire du Pilote ne repose sur aucune base sérieuse ? Si elle est vraie, elle explique d'une manière plausible la fabrication des lettres attribuées à Toscanelli. Si elle est fausse il faut chercher cette explication ailleurs; mais vraie ou fausse, elle ne prouve ni n'infirme le faux même. Comment d'ailleurs prétendez-vous montrer qu'elle n'est pas authentique ? Vous reproduisez le récit que j'ai fait d'une aventure qui est connue de tout le monde, récit qui ne prouve rien, en lui-même, mais vous passez sous silence ma critique des sources de l'histoire, que personne n'a jamais faite, et qui seule pouvait vous fournir les éléments d'une discussion sérieuse. Vous vous gardez bien de dire que Las Casas, — le confident de la famille de Colomb, — l'a recueillie de la bouche même des compagnons du découvreur; qu'il déclare que tout le monde y croyait; qu'il y croit lui-même, bien qu'il n'y attache aucune importance, parce que, selon lui, Colomb était l'instrument de la Providence. Ces omissions voulues ne sont pas d'un critique sincère.

VII

J'ai indiqué quelques-unes de vos erreurs et des lacunes de votre travail : je n'ai pas la prétention de les avoir relevées toutes. Votre pensée est difficile à suivre, car votre méthode n'est ni la méthode historique ni la méthode critique, mais la méthode décousue. Vous prenez des extraits

de mon livre à tort et à travers, tantôt au commencement, tantôt au milieu, tantôt à la fin. Vous commencez des citations que vous ne finissez pas; vous en commentez d'autres sans les comprendre, et, à la place d'arguments, vous posez des points d'exclamation, ou vous vous écriez que c'est *curieux*, sans voir que ce qui est véritablement curieux c'est votre méprise ! J'en ai toutefois assez dit pour montrer que vos critiques laissent intactes toutes mes propositions, même celles que j'ai avancées sous toute réserve et auxquelles on peut faire des objections sérieuses que vous ne soupçonnez même pas.

C'est qu'il ne suffit pas, pour remplir la tâche que vous avez entreprise, de parler de choses et autres avec esprit et d'affecter de s'étonner des arguments auxquels on ne répond pas. Cette manière de discuter peut faire illusion à ceux qui, ne connaissent pas la question, ou satisfaire ceux qui, ayant déjà fait leur siège, ne veulent rien voir et rien entendre : elle restera sans effet auprès de ceux qui savent, ceux-là verront bien que lorsqu'un homme, occupant votre grande situation scientifique, n'a pu trouver une seule raison pour établir l'authenticité de la correspondance attribuée à ce géomètre, c'est que ces raisons n'existent pas, c'est qu'il n'y a rien à répondre aux arguments que j'ai avancés. Votre impuissance confirme ma thèse.

VIII

Dans cet article, aussi vide quant au fond qu'incohérent dans la forme, vous vous êtes montré, Monsieur, particulièrement blessant pour un homme qui à diverses reprises vous a spontanément témoigné ses sympathies. N'ayant aucune bonne raison à lui opposer vous avez cherché à lui être désagréable. Je ne m'en étonne pas. J'ai eu bien d'autres désillusions dans ma vie. Je savais qu'en portant la sape dans le monument que vous avez si laborieusement élevé à Toscanelli j'allais vous causer une grande peine et cette pensée m'avait réellement chagriné : je vous l'ai dit à vous-même. Mais il y avait là un devoir à remplir auquel je ne

pouvais me soustraire et que j'ai rempli consciencieusement; je l'ai fait, cependant, en évitant de vous froisser et même en vous ménageant, alors que je pouvais faire autrement.

Vous n'avez pas plus compris ce sentiment que vous n'avez compris les véritables termes du problème posé. Aveuglé par une vanité puérile, vous ne voyez que vous dans une question qui importe à l'histoire du monde. Vous constatez avec amertume que je ne vous ai pas placé au nombre de mes sources. Vous êtes scandalisé de ce que je n'aie pas cité tel ou tel de vos documents ; vous gémissez de voir que je n'ai pas suffisamment tenu compte de vos découvertes, et, sans le dire, on sent que vous vous indignez que j'aie osé toucher à votre œuvre principale.

Voilà le grief impardonnable. Vous voyez votre édifice s'écrouler; vous entrevoyez que vous avez commis une faute irréparable en l'élevant sur une base aussi vermoulue que la lettre à Martins, — une lettre qui sue le faux à chaque ligne, qui n'a aucune valeur scientifique, qui, dans le fond comme dans la forme, est indigne du savant dont vous outragez la mémoire en la lui attribuant; vous sentez vaguement qu'au lieu d'avoir grandi Toscanelli, vous l'avez diminué ; je comprends que cette pensée vous soit particulièrement amère.

Il faut cependant en prendre votre parti. On ne peut reculer devant l'inévitable. Rien, entendez-vous, rien, ne peut faire qu'on revienne maintenant, sans la discuter, à l'opinion que Toscanelli fut l'initiateur de la découverte du Nouveau-Monde. Il y a des erreurs qui sont destinées à s'écrouler de toutes pièces, quand elles ont été signalées. Ni vous ni personne ne pourra faire revivre celle-là. Quoi que vous en disiez vous n'avez pas de document qui puisse établir une chose aussi contraire à l'évidence : et vous n'en trouverez pas.

Vous, et ceux qui de longue date ont pris position dans cette question, persisteront sans doute à fermer les yeux à la lumière ; mais il n'en sera pas de même pour ceux qui ne sont engagés ni d'un côté ni de l'autre. Ceux-là continueront l'enquête que j'ai ouverte, ils trouveront des raisons

autres que celles que j'ai données et ils complèteront la démonstration. Vous pouvez donc continuer à parler, à propos de mon livre, de toutes sortes de choses, excepté de la question véritable ; vous pouvez, si cela vous amuse, noter avec satisfaction que Muñoz y est écrit avec un *s* ou, à l'exemple d'un autre critique aussi profond que vous, relever que le mot censément y figure deux fois avec un *s* au lieu d'un *c*, et, si ces exemples ne vous suffisent pas, je me ferais un plaisir de vous en indiquer d'autres qui peuvent vous avoir échappé. Mais ce que vous ne ferez pas, c'est, d'ébranler les positions acquises. Cela, Monsieur, est au-dessus de vos forces. Ni vous ni d'autres ne le feront et si Dieu ajoute encore quelques années à votre longue existence, si laborieusement et si utilement remplie, vous constaterez, par vous-même, que le moment est proche où personne n'osera plus écrire que Toscanelli a été pour quelque chose dans la découverte de l'Amérique. La grande vérité historique, qu'après de La Rosa, j'ai été le premier à proclamer, est maintenant en marche ; rien ne peut l'arrêter et rien ne l'empêchera de prévaloir.

Agréez, Monsieur, mes salutations.

HENRY VIGNAUD.

Paris, mars 1902.

A MONSIEUR HERMANN WAGNER
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE GÖTTINGUE

MONSIEUR,

Votre examen critique de mon livre [1] ne ressemble en rien à celui dont je viens de faire justice. Vous avez compris la question posée et vous la discutez en véritable savant, c'est-à-dire avec méthode et avec autant de modération dans la forme que de savoir dans le fond.

I

Je ne trouve pas cependant que toutes vos critiques aient porté; je dis toutes, parce qu'il y en a plusieurs dont il faut sérieusement tenir compte. Je mets en première ligne ce que vous dites du texte latin de la Lettre à Martins. Vous apportez à l'élucidation de ce point le témoignage d'un maître, celui du professeur Wilhelm Meyer, qui déclare que les incorrections de ce texte ne sont pas de nature à faire douter de son authenticité. Je m'incline. Vous reconnaîtrez, d'ailleurs, que j'ai glissé sur ce point, d'abord en raison de mon incompétence personnelle et ensuite parce que je ne crois pas que la validité de ce genre d'objections soit susceptible de démonstration [2]. Toscanelli a donc pu écrire la Lettre à

1. HERMANN WAGNER : VIGNAUD. *La lettre et la carte de Toscanelli sur la route des Indes* etc., etc. Tirage à part des *Göttingischen gelehrten anzeigen* (annonces savantes de Göttingue), n° 2. Berlin, Weidman, 1902, 8° pp. 108-131.

2. Je dois à M. Sumien de dire ici que les observations critiques sur le texte latin de la Colombine qu'il a bien voulu me donner et que j'ai insérées, en appendice, dans mon livre, ont été faites au point de vue philologique seul et sans avoir égard à la question de l'authenticité de ce texte, sur laquelle il s'abstient de se prononcer.

Martins, soit. Voyons les raisons que vous opposez à celles qui me font croire qu'il ne l'a pas écrite.

II

Vous commencez par une observation qui est judicieuse. Revenant sur une remarque que vous m'aviez déjà faite dans une lettre particulière, vous dites que la disparition des pièces originales n'a pas une très grande importance parce qu'il y a une foule de documents de la même époque que nous ne connaissons qu'indirectement. En principe, c'est incontestable. Remarquez, cependant, qu'il n'y a pas seulement disparition complète de toutes les pièces originales, il y a aussi silence absolu sur leur existence. Personne, hormis le seul Las Casas, qui ne savait rien par lui-même et qui emprunte les pièces suspectes, et tout ce qu'il en dit, à la famille de Colomb, c'est-à-dire à ceux-mêmes que l'on soupçonne d'être les auteurs du faux, personne ne s'est jamais douté que Toscanelli avait été en rapports, soit avec Martins, soit avec Colomb. Personne n'a jamais su qu'il s'était occupé de la question qui fait l'objet de cette correspondance, ni même qu'il fût spécialement qualifié pour s'en occuper, car tout ce que dit Uzielli à cet égard est erroné. Le silence enveloppe donc complètement tout ce qui touche à l'existence de cette correspondance et aux circonstances qui l'ont fait naître.

Voilà, vous en conviendrez, un ensemble de preuves par omission qui a une certaine portée. Ces omissions ne sont pas seulement regrettables, comme vous le reconnaissez, elles sont tout à fait singulières, surtout si vous prenez en considération la remarque que j'ai faite à M. Uzielli sur la disparition de la carte des papiers de Toscanelli. Je vous concède cependant, qu'elles ne sont pas concluantes. Je vous abandonne aussi la question Roriz-Martins, non que je reconnaisse qu'il y ait identité entre les deux personnages, loin de là ; mais parce que ce point n'a aucune importance. J'ai d'ailleurs fait remarquer, dans ma note 23, que le faussaire avait dû prêter à Toscanelli un correspondant dont

l'existence, tout au moins, était réelle. Je passe donc à un autre point, non sans vous engager, toutefois, à vous méfier de ce que dit Uzielli. C'est un guide peu sûr, comme vous avez pu le voir par ce qui précède.

Je ne dirai qu'un mot de l'argument que vous tirez du fait que le Duc Hercule s'est enquis, en 1474, de l'existence possible de pièces montrant que Toscanelli avait été en rapports avec Colomb. On a parlé de ces rapports dès cette époque, cela est certain, mais, est-ce que si les lettres sont fausses les rapports ne le sont pas aussi? Est-ce qu'on n'a pas pu en parler ou y faire allusion avant d'écrire les lettres? Est-ce que cela n'est pas au contraire fort vraisemblable?

III

Le premier point important que vous abordez est le suivant, auquel, cependant, vous n'accordez que quelques lignes. Vous dites qu'ayant à choisir entre l'hypothèse que Colomb a dissimulé le nom de l'auteur de ses idées et celle qu'on a fabriqué, de nombreuses années après sa mort, la Lettre à Martins pour relever aux yeux de la postérité les idées qu'il avait eues, j'ai choisi cette dernière. Ici, Monsieur, vous n'avez pas rendu exactement ma pensée. J'oserais même dire qu'en la présentant de la manière que je viens d'indiquer, vous la dénaturez, sans le vouloir certainement.

Je n'ai pas discuté l'hypothèse que Colomb pouvait avoir dissimulé le nom de son prétendu éducateur scientifique, parce que j'ai montré que toutes les idées de ce genre qu'il avait, qui sont effectivement celles qu'exprime la Lettre à Martins, ont une autre origine que cette lettre, et j'ai indiqué, point par point, la source de chacune de ces idées. Je vous renvoie, pour cela, au chapitre IV de mon livre et, pour une plus ample démonstration du fait, à mon édition anglaise. Colomb qui était très capable de dissimulation et même de mensonges, n'avait, dans cette circonstance, rien à cacher. La lettre à Martins est complètement étrangère aux notions de géographie générale et de cosmographie que le découvreur du nouveau monde a acquises, dans la suite, un peu au hasard.

Ne me dites pas qu'il y a là une pétition de principes, et que je nie que Colomb doive quelque chose à Toscanelli parce que je n'admets pas que la Lettre à Martins soit de ce savant. J'admets, si vous voulez, que la Lettre soit de Toscanelli et, pour un moment, j'entre dans votre manière de voir qui est que Colomb a emprunté à cette lettre son système cosmographique.

Vous allez alors m'expliquer comment il se fait qu'on trouve dans les écrits de cet heureux Génois, et particulièrement dans les notes que lui et son frère ont mises aux livres qu'ils lisaient, — notes informes, qui n'étaient pas destinées à la publicité, — le germe, plus que le germe, l'expression complète de chacune de ses idées cosmographiques, telles que son fils, telles que Las Casas, telles que lui-même les a exposées et telles qu'on les retrouve dans la Lettre à Martins.

Réfléchissez bien à l'importance de ce fait. Nous sommes en présence de deux exposés différents du système de Colomb; l'un sommaire, sans preuves à l'appui, sans indications de sources : c'est la Lettre à Martins; l'autre, fragmentaire, décousu et plus détaillé, mais laissant voir l'origine de chacune des notions qui le composent, c'est-à-dire les noms de tous les auteurs qui les ont fournies : Marin de Tyr, Esdras, d'Ailly, Alfragan etc., noms accompagnés de la transcription ou de l'indication des passages auxquels il faut se référer. Dans la lettre à Martins nous avons un simple résumé du système après sa formation; dans les notes et les écrits ci-dessus mentionnés, nous voyons le système en voie de formation, nous assistons à sa composition : nous pouvons le décomposer et mettre un nom quelquefois une date, à chacune de ses parties. Voilà incontestablement le travail original de Colomb; nous avons là tous les matériaux dont il s'est servi et la preuve que c'est lui-même qui les a recueillis et mis en œuvre.

IV

La lettre à Martins n'est donc pour rien dans la formation

du système de Colomb et c'est pourquoi j'ai dû préférer à l'hypothèse qu'il avait intérêt à cacher ce document, celle qu'on l'avait fabriqué dans un but déterminé. Je n'ai pas dit, toutefois, que ce fût simplement pour relever aux yeux de la postérité l'importance du système cosmographique du découvreur ; présentée ainsi, mon hypothèse n'aurait guère de vraisemblance et on aurait raison, comme vous le remarquez, de ne pas me suivre dans cette voie.

Ce que j'ai dit c'est qu'au retour du premier voyage de Colomb, ses propres compagnons assuraient que les îles qu'il avait découvertes lui avaient été indiquées, que ces propos se répétaient couramment et que la prétendue correspondance avec Toscanelli a pu être imaginée pour montrer que, contrairement à ce que l'on colportait partout, Colomb devait sa découverte, non au pilote dont on racontait l'histoire, mais à ses propres conceptions cosmographiques qu'il avait soumises à un savant renommé qui les avait approuvées. Je n'ai pas dit non plus que cette invention fut postérieure de 10 ou de 15 ans à la mort de Colomb. J'ai expliqué, au contraire, qu'elle devait dater de l'époque où circulait l'histoire du pilote, mais que les Lettres mêmes pouvaient et devaient avoir été rédigées à une époque plus tardive.

Cette hypothèse donne une explication vraisemblable du faux ; mais elle peut ne pas être la bonne sans que pour cela les lettres soient authentiques. Le faux et les motifs du faux sont deux choses différentes qui doivent être examinées indépendamment l'une de l'autre. Vous avez compris cela, Monsieur, en ne faisant pas, comme Uzielli, grand étalage de ce que j'ai dit de l'histoire du pilote. Je crois avoir montré par la discussion critique des sources de cette histoire qu'elle est vraie ; mais elle ne le serait pas que cela ne changerait rien au fond même de la question ; il faudrait chercher ailleurs l'explication du faux, voilà tout.

V

Passant ensuite à mon assertion qu'à la date de la Lettre à Martins, 1474, les Portugais ne cherchaient pas encore la

route des Indes orientales, vous dites que la preuve de ce que j'avance là reste à faire. Sur quoi vous basez-vous pour dire cela ? Sur la lettre même dont l'authenticité est en question. C'est sur la foi de cette lettre seule que tous ceux qui se sont occupés de cette question ont prétendu qu'elle était posée en Portugal dès l'année 1474. En dehors de ce document suspect il n'existe pas une pièce où il soit fait l'allusion la plus éloignée à l'intention qu'auraient eue alors les Portugais d'aller aux Indes ; les chroniques si précieuses et si détaillées des rois Affonso et Joao II ne contiennent pas un mot à ce sujet et disent, au contraire, que c'est ce dernier monarque qui le premier forma ce dessein.

Je suis donc sur un terrain solide quand je dis qu'à moins qu'on ne prouve que les Portugais cherchaient réellement la route des Indes dès l'année 1474, j'ai le droit de mettre en doute l'authenticité du document qui est le seul à mentionner un fait aussi important que tous les autres témoignages contredisent. Vous semblez, cependant, me mettre en demeure de prouver que le fait allégué est faux, alors que c'est à ceux qui avancent une chose en contradiction avec les données authentiques de l'histoire à montrer qu'elle est bien établie. J'ai toutefois, indiqué plusieurs raisons qui montrent que ce que dit à cet égard la Lettre à Martins, n'est confirmé par aucune autre considération. J'ai fait remarquer, entre autres choses, que le traité de 1479 qui délimite la sphère d'activité de la Castille et du Portugal dans les régions nouvelles, découvertes et à découvrir, garde le silence sur celle qui devait se trouver sur la route des Indes. Je m'étonne que vous n'ayez pas reconnu la portée de cette observation et je suis persuadé que si vous voulez bien vous donner la peine d'étudier l'histoire de ce traité, histoire très mal connue, vous reconnaîtrez que si réellement les Portugais avaient eu alors l'intention d'aller aux Indes, ils auraient consigné dans cet acte, une réserve à cet égard.

Quelle que soit la portée de cet argument, il est inadmissible, en bonne logique qu'on rejette sur moi la responsabilité de prouver l'inexactitude d'un fait que rien ne confirme ou corrobore, même indirectement, et qu'on avance sur la foi d'un document unique, soupçonné à tort ou à raison

d'être apocryphe. C'est à mes contradicteurs à montrer que l'assertion extraordinaire empruntée à ce document est justifiée. Je leur demande de m'indiquer un fait, de me citer une phrase, une ligne, un mot, datant de l'époque, qui autorise à dire que, sous le roi Affonso V, les Portugais cherchaient déjà la route des Indes orientales. Ils ne le feront pas.

VI

Je continue l'examen de votre article et je note ceci : En réponse à mon observation que l'auteur de la Lettre parle du souverain de la Chine comme étant le grand khan, alors que depuis plus d'un siècle, c'est-à-dire depuis la chute de la domination mongolienne, cette dénomination et toutes les autres de même origine qui étaient en usage du temps de Marco Polo avaient complètement disparu, vous me posez la question suivante : d'où Toscanelli aurait-il pu apprendre que la Chine n'était plus gouvernée par un grand khan ? Je réponds : mais par cet ambassadeur de l'extrême Orient avec lequel l'auteur de la Lettre le fait s'entretenir longuement.

Comment ! cet ambassadeur donne à Toscanelli une foule de détails sur la Chine et il ne lui dit pas que ce nom de grand khan, comme ceux de Mangi, de Zaiton, de Quinsay et autres dénominations de cette époque, étaient devenues tellement étrangères aux Chinois qu'ils avaient même oublié qu'elles avaient existé ? C'est Yule qui avance ce dernier fait, dans la note même que vous citez, mais que vous ne semblez pas avoir lue tout entière.

J'appelle votre attention sur ce passage qui forme l'une des preuves intrinsèques du faux. L'auteur ignorant de la Lettre aura trouvé dans la relation de Conti, rédigée par Poggio, ou ailleurs, la mention d'un ambassadeur de régions lointaines, arrivé à Florence du temps de Toscanelli, et il aura intercalé le fait dans sa lettre en l'arrangeant à sa manière (Voyez la note 28 à l'appendice A de mon livre).

VII

J'arrive à la partie la plus importante de votre critique, à celle qui traite la question cartographique. Vous êtes, Monsieur, un maître en ces matières, un maître qui fait justement autorité, et je sens qu'il y a quelque présomption de ma part à vouloir entrer en discussion avec vous sur ce terrain. Croyez bien que si je me hasarde à le faire, c'est qu'il y a, ici, plutôt une question de logique que de géographie mathématique.

Si la carte dont nous parlons, ai-je dit, est de Toscanelli, il faut admettre de deux choses l'une : ou le savant Florentin n'a pas compris les rectifications que Ptolémée avait apportées à la mesure de la terre habitée de Marin de Tyr (225 deg.) ou, s'il les a comprises, il a recommandé au roi de Portugal un projet basé sur des données qu'il savait inexactes.

Uzelli qui, ainsi que vous l'avez remarqué, n'est pas cosmographe, a cherché à sortir de ce dilemme en donnant une raison puérile que j'ai facilement écartée ; mais vous, Monsieur, vous êtes trop compétent en ces matières pour commettre une erreur semblable. Toscanelli, me dites-vous, n'a pas seulement emprunté à Marin de Tyr sa mesure de 225 degrés, il lui a aussi emprunté son système de projection cartographique. Voilà en effet, une raison qui détruirait mon dilemme, si elle était fondée. Mais l'est-elle? A quoi voyez-vous que Toscanelli a pris à Marin de Tyr sa projection, c'est-à-dire son système de cartes planes rectangulaires? Vous jugez qu'il en est ainsi d'après le passage de la Lettre où il est dit que la carte porte des lignes longitudinales et transversales. La déduction est justifiée. J'admets que cette indication suffit pour identifier la carte dont parle la Lettre avec une carte graduée, tracée d'après la méthode usitée pour celles dites planes rectangulaires, et s'il était démontré que cette carte est de 1474, il n'y aurait aucune raison pour se refuser à reconnaître qu'elle peut venir, comme on l'assure, de Toscanelli.

Votre raisonnement est donc basé sur l'hypothèse que la carte est de 1474. Vous croyez qu'elle est du savant auquel on l'attribue parce qu'à la date qu'elle porte un savant comme

lui pouvait seul faire une carte semblable dont il n'existe aucun modèle antérieur.

Je dis, au contraire, qu'elle n'est pas de l'année 1474 parce qu'à cette époque il n'existait pas de cartes de ce genre et que, par conséquent, elle ne peut-être de Toscanelli.

Me direz-vous que votre hypothèse — quant à la date — vaut la mienne? Je répons qu'il me semble que non. La date c'est la question même. Vous ne pouvez maintenir celle de 1474 qu'en vous plaçant sur l'ancien terrain, c'est-à-dire en ne tenant aucun compte de toutes les raisons qui font mettre en doute l'authenticité de la Lettre, inséparable de celle de la carte. Votre objet étant de contester ces raisons, si vous vous bornez simplement à les mettre de côté pour vous en tenir à la date donnée par la pièce suspecte, vous répondez à la question par la question même.

Vous voyez aussi une preuve ou tout au moins une indication que cette carte est de Toscanelli dans cette coïncidence qu'on a trouvé dans les papiers de ce savant un cadre de carte qui pourrait servir à une carte graduée. Vous me permettrez de demander si un cadre qui indique seulement les degrés de latitudes, sans d'ailleurs les tracer, est bien un cadre destiné à recevoir le canevas d'une carte graduée, c'est-à-dire d'une carte comme celle dont parle la lettre qui portait des lignes droites et transversales. Je pourrais aussi faire observer que ce cadre est accompagné d'une liste de positions géographiques parmi lesquelles on ne trouve pas un seul des noms mentionnés dans la Lettre à Martins, mais je me borne à dire que le cadre en question ne pourrait servir à une carte graduée qu'après qu'on y aurait fait d'importantes additions. La coïncidence que vous relevez et à laquelle vous attachez tant d'importance n'a pas dès lors la portée que vous lui donnez. Je ne crois donc pas trop m'avancer en disant qu'on est autorisé à voir dans le fait que la Lettre parle d'une carte graduée un motif de plus de soupçonner que ces deux pièces sont d'une date postérieure à celle qu'on leur donne [1].

1. Je reproduis ici un passage relatif à ce sujet, traduit de mon édition anglaise qui va paraître incessamment.

VIII

Quelques mots encore à propos de cette carte.

J'avoue ne pas comprendre ce que vous me dites de Barthélemy Colomb. Comment! l'auteur de la carte retrouvée par Wieser, carte que vous reconnaissez être de Barthélemy, et qui, pour l'espace maritime compris entre les côtes d'Afrique et celles d'Asie, traduit exactement les idées exprimées dans la Lettre à Martins et par le Globe de Behaim, l'auteur de cette carte ou Cipangu est remplacé par Hispaniola et où Cattigara est placé sur le prolongement asiatique de l'Amérique du Sud, cet auteur n'aurait pu faire une carte comme celle dite de Toscanelli? Si cette carte avait été fabriquée par lui, dites-vous, elle aurait subi l'influence des découvertes nouvelles. Mais dans l'hypothèse qu'il serait

A la date que porte la Lettre à Martins, 1474, les cartes marines — les Portulans autrement dit — étaient construites, selon la méthode de la rose des vents, c'est-à-dire qu'elles indiquaient les directions à suivre, non d'après une échelle de latitudes et de longitudes, mais d'après les différentes aires dans lesquelles on divisait les vents. En d'autres termes elles n'étaient point graduées et étaient seulement pourvues d'une échelle de distances dissimulée, le plus souvent, dans un coin. La carte dont parle la Lettre à Martins n'était pas une carte de ce genre, c'était une carte graduée; le passage relatif aux lignes longitudinales et transversales indiquant les distances, tant de l'Est à l'Ouest que du Nord au Sud, est, à cet égard, tout à fait concluant. De deux choses l'une, par conséquent : ou cette carte est la première et la seule que l'on ait eu l'idée de construire d'après cette méthode à l'époque dont elle porte la date, 1474; ou elle a été dressée à une date postérieure, quand l'usage des cartes planes à lignes se coupant à angles droits était adopté pour la confection des cartes marines.

Il n'y a pas à hésiter entre ces deux alternatives. De même que l'auteur de la Lettre a trahi inconsciemment le faux qu'il commettait en mentionnant des choses qu'il ne pouvait mentionner en 1474, de même il a imprudemment laissé voir que sa carte ne pouvait dater de cette époque en lui attribuant une particularité qu'on ne relève que dans des cartes plus récentes. Comme Hermann Wagner, je suppose que la carte faite pour accompagner la Lettre à Martins était une carte plane, graduée, dont les méridiens et les latitudes se coupaient à angles droits; mais je ne crois pas qu'une pareille carte ait pu être ainsi dressée à la date qu'elle porte. (*Toscanelli and Columbus*, London, Sands and Co. 1902, 8°, pp. 188-189.)

l'auteur du faux, sa carte ne devait pas laisser voir cette influence.

Vous faites remarquer ailleurs que le Globe de Behaim semble concorder, pour la situation de Cipangu et des côtes orientales de l'Asie, avec la carte de Toscanelli et que cela ne s'expliquerait pas si cette carte était postérieure aux découvertes de Colomb, comme je le suppose. Pourquoi? Parce que vous partez de cette idée préconçue que c'est la carte, dite de Toscanelli, qui a servi de prototype au Globe de Behaim. Cette opinion pouvait se soutenir tant que personne n'avait relevé toutes les raisons qui font suspecter l'authenticité de cette carte ; mais aujourd'hui que ces raisons sont connues, nous sommes fondés à dire que c'est peut-être le contraire qui est vrai et que les idées de Behaim pourraient bien avoir été mises à contribution par l'auteur de la carte attribuée à Toscanelli. Je n'insiste pas sur ce point que je me propose de développer ailleurs.

IX

Je crois avoir noté tous les points essentiels sur lesquels nous différons et je ne m'arrêterai pas aux autres. Je n'ai pas la prétention de vous ramener à mon opinion; non que je veuille dire que vous ne vous rendriez pas à de bonnes raisons; je crois le contraire, car je remarque, non sans satisfaction, que dans votre article si nettement hostile à ma thèse, mais si mesuré dans ses termes, vous ne faites pas une seule fois usage d'expressions indiquant que vous regardez l'authenticité de la correspondance attribuée à Toscanelli comme incontestablement établie.

Cette réserve, chez un homme aussi maître du sujet que vous l'êtes, montre que la thèse que je défends n'a pas en vous un adversaire de parti pris, et bien que je sache combien il est difficile de revenir sur d'anciennes opinions qui ont fini par creuser dans notre esprit un profond sillon, je vais essayer de vous convaincre qu'il n'y a pas que des hypothèses dans ma thèse et que celle que vous soutenez repose sur des considérations qui ont exactement le même caractère.

Pour cela je vous prierai de me suivre un instant dans la fiction suivante.

Supposez qu'au lieu de regarder la correspondance Toscanello-Colombienne comme authentique, tout le monde la tienne pour apocryphe et que l'on vienne dire à ceux qui pensent ainsi : Ce que vous soutenez là est une erreur, cette correspondance est parfaitement authentique. Las Casas et Fernand Colomb en attestent l'existence, on a trouvé une copie de la pièce principale dans un livre ayant appartenu à Colomb et qui semble être de son écriture; le duc Hercule a eu connaissance de cette correspondance, enfin, il est avéré que les idées exprimées dans cette pièce sont celles mêmes de Colomb. On ne dirait rien de plus, parce qu'il n'y a rien de plus à dire; ce sont là les seules preuves que nous ayons de l'existence de la Lettre à Martins et de sa transmission ultérieure à Colomb. Alors que se produirait-il, toujours dans l'hypothèse que j'ai imaginée? Tout le monde s'écrierait : mais ces preuves ne résistent pas à l'examen ! et on énumèrerait toutes les raisons que j'ai exposées :

Disparition complète des pièces originales.

Ignorance chez tous les contemporains de l'existence des rapports que l'on suppose avoir eu lieu entre Toscanelli et les deux correspondants.

Silence de tous les auteurs et de tous les documents sur le grand projet qui avait fait l'objet de cette correspondance.

Constatation historique que ce projet n'a pris naissance qu'à une date postérieure à celle de cette correspondance.

Fait qu'un savant comme Toscanelli n'aurait pas pris à Marin de Tyr sa longueur du monde habité qui est erronée.

Mention dans la pièce principale de dénominations dont son auteur ne se serait pas servi s'il s'était réellement entretenu avec un ambassadeur de la Chine.

Mention dans cette même pièce d'une carte dressée d'après une méthode qui n'a été employée que bien plus tard.

On ferait aussi remarquer : que si les idées cosmographiques de Colomb sont les mêmes que celles qui sont exprimées dans la Lettre à Martins, elles ne viennent pas de cette source puisqu'on sait exactement où il les a prises.

Que le duc Hercule a pu entendre parler des rapports que

l'on suppose avoir eu lieu entre Toscanelli et Colomb, sans pour cela qu'ils aient existé.

Qu'il n'est pas établi que la transcription de la lettre, dans le volume de la Colombine, soit de la main de Colomb, ce qui d'ailleurs ne prouverait pas l'authenticité du document.

Et enfin que les deux témoignages de Fernand Colomb et de Las Casas se réduisent à celui de ce dernier seul, qui ne savait rien par lui-même, qui écrivait dans l'intérêt de la famille de Colomb et dont les assertions sur ce point, sont à la fois dépourvues de sanction et contraires, les unes à des faits bien établis, les autres à la vraisemblance.

Je ne mentionne ici que ces seules raisons — il y en a d'autres ; — celles-là suffisent pour m'autoriser à dire que les faits donnés pour preuves de la correspondance attribuée à Toscanelli, ou n'ont pas ce caractère ou sont hypothétiques. Si la Lettre à Martins n'avait pas été acceptée sans examen par tout le monde et si elle n'avait pas servi de texte à des spéculations historiques qui s'écrouleraient dès que son caractère apocryphe serait démontré, personne n'admettrait son authenticité. La plus forte raison que nous ayons de croire que cette lettre a été écrite par Toscanelli, c'est que tout le monde le dit et que nous sommes habitués de longue date à tenir le fait pour vrai, elle a tous les signes extérieurs de l'authenticité que donne la possession de la confiance qu'elle a toujours inspirée et cette circonstance seule a suffi pour lui faire une grande place dans l'histoire : elle a, comme je l'ai dit ailleurs, la sanction du temps et du nombre, deux puissants facteurs dont la vérité elle-même a difficilement raison.

Je ne veux pas terminer cette réponse, dans laquelle je crois avoir respecté toutes les convenances sans constater, que vous me reprochez avec raison la faiblesse de mon chapitre sur la reconstruction de la carte ; il contient des erreurs que je me suis efforcé de faire disparaître de mon édition anglaise et que vous avez eu la générosité de ne pas signaler ; un autre n'aurait pas manqué de le faire, bien qu'elles n'affectent en rien la question principale.

Je dois aussi rendre hommage à la supériorité avec laquelle vous avez traité le point historique si obscur de la date à laquelle les Portugais ont pu commencer à s'occuper de la

recherche de la route des Indes. Les considérations que vous développez à cet égard devront fixer l'attention de tous ceux qui auront à s'occuper du problème historique que nous discutons. J'ai formulé des objections; mais je ne méconnais pas la valeur de vos raisons.

Je suis heureux, Monsieur, qu'un homme comme vous ait bien voulu discuter la thèse que je soutiens et je vous renouvelle l'assurance de la haute considération que m'inspirent votre personne et votre grand savoir.

HENRY VIGNAUD.

Paris, mars 1902.

A MONSIEUR L. GALLOIS,

MAITRE DE CONFÉRENCES DE GÉOGRAPHIE
A L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE.

Monsieur,

Je n'ai pu lire votre article, que ces jours-ci et puisque vous avez bien voulu me signaler vous-même quelques-uns des points qui vous ont arrêté, je vais vous indiquer, au courant de la plume, les objections que soulève, chez moi, votre critique, d'ailleurs très courtoise et très compétente.

Je passe sur ce que vous dites de Vaglienti et des dénominations mongoles parce que je viens de m'expliquer à ce sujet et je vais droit aux deux critiques les plus graves que vous me faites : celle d'avoir attribué à Colomb et à Toscanelli les mêmes idées sur la distance qui sépare le Portugal de la Chine, et celle d'avoir supposé que Toscanelli n'a pu emprunter qu'à Marin de Tyr son évaluation des dimensions du monde connu.

I

Dans la discussion des différents modules applicables à la carte dite de Toscanelli, je n'ai pas tenu compte du rapport mathématique qui existe entre la longueur du degré à l'Equateur et au parallèle de Lisbonne que l'on plaçait alors au 41°, ou si vous voulez au 40° 15″. Il va de soi que si c'est sous ce parallèle que le degré mesurait 50 milles, il ne peut être compté, à l'équateur, ni à 67 milles 2/3, ni à 62 milles 1/2, ni à 56 milles 2/3, mais seulement à 66 milles 2/3, comme l'a montré Wagner.

Si l'on veut maintenir le rapport mathématique exact entre

1. L. Gallois : Toscanelli et Christophe Colomb (*Annales de géographie*) 15 mars 1902, Paris, A. Colin, pp. 97-110.

le module adopté pour la mesure du degré au grand cercle et celle du degré au parallèle où, d'après la lettre, il ne mesure que 50 milles, il faut déplacer ce parallèle à chaque fois que l'on change le module principal, et c'est ce qu'ont fait d'Avezac et Uzielli. Le premier, qui adopte le module de Ptolémée de 62 1/2 milles, est obligé de descendre le parallèle des 26 espaces de 250 milles chacun au 37e degré, (Lagos ou Cap Saint-Vincent), parce que c'est là seulement que le degré mesure 50 milles s'il est compté à 62 1/2 milles à l'Equateur. Pour la même raison, Uzielli remonte le parallèle des 250 milles par espace au 42e degré, parce que c'est à cette hauteur que le degré mesure 50 milles, si on lui en donne 67 2/3 au grand cercle.

Mais ces changements sont arbitraires et on s'écarte des textes en les proposant. Vous, Monsieur, vous n'avez pas commis cette erreur ; vous avez compris que le parallèle cherché, celui des 26 espaces de 250 milles, où le degré ne mesure que 50 milles, ne peut être placé ni à Lagos, ni au Cap Finistère, et vous posez la question, comme elle doit l'être, en montrant qu'aux termes même de la lettre à Martins, il faut prendre ce parallèle, soit à Lisbonne, soit à certaines îles, non explicitement désignées, parce que ce sont les seuls lieux mentionnés par cette pièce comme pouvant servir de point de départ à la route à suivre pour aller aux Indes ou à la Chine.

Vous estimez que l'indication de Lisbonne doit être préférée à celle des îles et que, par conséquent, c'est du parallèle de cette ville qu'il s'agit lorsqu'il est question, dans la lettre, des 26 espaces de 250 milles chaque qui séparent les côtes occidentales du vieux monde de ses côtes orientales. C'est-à-dire que c'est au parallèle de Lisbonne que le degré mesure 50 milles, d'où il suit qu'il mesure nécessairement à l'Équateur de 61 à 66 milles, selon que l'on place cette ville plus ou moins au Nord, et vous tirez de là cette conséquence que Colomb et Toscanelli ne comptaient pas de la même manière, puisque nous savons que, pour le premier, le degré équatorial ne valait que 56 2/3 milles, alors que pour le second il valait, comme on vient de le voir, de 61 à 66 milles.

Cette conclusion serait incontestable s'il était bien établi que le parallèle des espaces de 250 milles est, comme vous le dites, celui de Lisbonne et non celui des îles, mentionnées également par la Lettre. Voyons s'il en est ainsi. Le texte de la Lettre ne permet pas, selon vous, une autre interprétation. Ce texte porte, en effet, qu'en allant directement de Lisbonne vers l'Ouest, il y a 26 espaces de 250 milles chaque, ce qui vous paraît suffisamment précis pour qu'on n'hésite pas à dire que le parallèle cherché est celui de Lisbonne. Cela paraît d'autant plus plausible que toutes les indications données par la Lettre visent cette ville et, qu'en fait, il s'agissait d'une route destinée à la mettre en communication avec les contrées de l'Orient.

II

Bien que je ne méconnaisse pas la valeur de cette raison, elle ne me paraît pas concluante. Remarquez d'abord que la phrase de la Lettre, sur laquelle vous vous appuyez, ne dit pas seulement qu'en allant directement de Lisbonne vers l'Ouest il y a 26 espaces de 250 milles, — ce qui ne donnerait pas un sens complet, — elle ajoute : « jusqu'à la grande cité de Quinsay : c'est-à-dire que Lisbonne est séparée de cette grande cité asiatique par les 26 espaces en question. Peut-on entendre la phrase, ainsi prise dans son ensemble, comme signifiant que c'est sur le parallèle même de Lisbonne que ces 26 espaces mesurent chacun 250 milles ? Je ne le pense pas, parce que ce parallèle n'est pas celui de la ville formant l'autre extrémité de la Route, Quinsay, qui est à près de 10 degrés plus au sud que Lisbonne ; parce que, en un mot, il n'y a pas de parallèle de Lisbonne à Quinsay.

Ne me dites pas qu'à cette époque on ignorait, peut être, la véritable situation de Quinsay et que l'auteur de la Lettre a pu croire que cette ville était sous la même latitude, ou à peu près, que Lisbonne. C'est la supposition que Peschel a faite pour la reconstruction de sa carte de Toscanelli, mais elle doit être écartée parce que l'auteur de la Lettre savait très bien que Quinsay n'était pas sous la même latitude que

Lisbonne, puisqu'il la place dans la province de Mangi, ou Chine méridionale, alors que, dans l'autre cas, elle serait dans la province de Cathay, ou Chine septentrionale.

Je me crois donc autorisé à dire qu'on ne peut voir dans cette phrase de la Lettre qu'une indication générale, celle qu'il y a 26 espaces entre le méridien de Lisbonne et celui de Quinsay, mais non la désignation précise du parallèle où le degré ne doit être compté qu'à 50 milles. Il n'en est pas de même de l'autre phrase de la Lettre, de celle où on lit que la carte indique les îles d'où l'on doit partir, en faisant toujours route vers l'Ouest, les lieux auxquels on arrivera et au bout de combien d'espaces on y parviendra. Il me semble que c'est ici le cas de dire que cette phrase est tellement claire qu'elle ne permet aucune équivoque. J'en tire donc cette conclusion que le parallèle des îles dont parle la Lettre, ce parallèle qu'il faut suivre en faisant toujours route vers l'Ouest, et au bout duquel on trouve Quinsay, après avoir franchi un nombre déterminé d'espaces, est celui où on en compte 26, ayant chacun 250 milles, et où, par conséquent, le degré mesure 50 milles.

III

Il s'agit maintenant de savoir de quelles îles parle la Lettre. Vous supposez qu'il est question des Açores ou d'Antilia ou même de quelque autre île inconnue. Je crois, moi, que ces îles sont les Canaries et mon opinion s'appuie sur les raisons suivantes.

En premier lieu, le texte latin dit que la carte montre « vos côtes avec les îles d'où vous devez partir ». Cette phrase indique des îles voisines de la côte et non un groupe aussi éloigné que celui des Açores. Le texte espagnol précise, d'ailleurs, le sens de cette phrase en l'amplifiant un peu. Il porte que la carte montre : « Toute la fin du couchant, depuis l'Irlande, en allant vers le Sud, jusqu'aux limites de la Guinée, avec toutes les îles que l'on trouve le long de la route et, en face d'elles, tout droit vers l'Occident, on voit figurer le commencement des Indes. » Il s'agit bien, par

conséquent, d'îles situées le long de la côte occidentale du continent et en face desquelles on trouve, en droite ligne, les Indes. Il n'est pas possible de désigner plus clairement les Canaries. La remarque suivante va compléter cette démonstration.

Colomb, dont tous les actes sont en parfaite conformité avec les indications données par la Lettre à Martins, Colomb qui a dit et répété nombre de fois que le degré mesurait à l'équateur 56 2/3 milles, est parti de l'une des Canaries, de Gomera, et a suivi en ligne droite le parallèle de cette île, le 28^{me}, au bout duquel il plaçait Zaiton et Quinsay. Or, le 28^{me} parallèle est précisément celui où le degré ne vaut que 50 milles, s'il est compté, comme le faisait Colomb, à 56 2/3 milles à l'Équateur.

Voilà, vous en conviendrez, des raisons valables pour justifier mon opinion que les îles dont parle la Lettre sont les Canaries et que le parallèle des espaces de 250 milles est le 28^{me}. Je tiens compte toutefois de votre remarque qu'il serait singulier que Toscanelli eut indiqué à des Portugais des îles espagnoles, comme point de départ de la route nouvelle qu'il leur recommandait. Aussi, dans mon opinion, Toscanelli n'a jamais rien fait de pareil. Ce passage de la Lettre est un de ceux qui montrent que cette prétendue Lettre a été fabriquée en Espagne.

Je conclus donc que Colomb et l'auteur de la Lettre étaient parfaitement d'accord sur la distance qu'il y avait à franchir pour passer aux Indes, en prenant par l'ouest, et j'ajoute que cet accord se montre de bien d'autres manières. Si vous vouliez vous donner la peine d'examiner le journal du premier voyage de Colomb, vous verriez, par exemple, qu'il a cherché Cipangu là même où la Lettre la place et après avoir fait juste le nombre de lieues qui séparait Lisbonne de cette île, d'après cette Lettre. En vous rapportant à Las Casas vous verriez aussi que, comme l'auteur de la Lettre, Colomb estimait que l'espace maritime inconnu à franchir formait environ le tiers du globe. Vous y verriez encore que Colomb avait une foi complète, absolue, dans les indications données par la Carte dite de Toscanelli. Comment, dès lors, pouvez-vous m'accuser d'avoir avancé une hypo-

thèse en soutenant que les idées de Colomb et de Toscanelli sur la distance qui sépare le Portugal de la Chine sont en parfait accord ?

IV

Je passe rapidement sur votre seconde critique. Je ne pourrais vous suivre dans les efforts que vous faites pour montrer que Toscanelli a pu emprunter à d'autres qu'à Marin de Tyr son évaluation des dimensions du monde connu, sans entrer dans des explications qui me mèneraient trop loin. Je me borne à une seule observation.

Un savant, comme Toscanelli, s'il s'est avisé de dresser une carte de l'hémisphère occidental, a pu certainement se dire que l'étendue du monde habité était plus grande que du temps de Ptolémée, mais comment serait-il arrivé à ajouter aux 40 degrés que Ptolémée lui avait donnés en trop, les 45 autres que Marin de Tyr y avait ajoutés ? Quels éléments avait-il ou pouvait-il avoir pour cela ? Est-ce que lui qui connaissait à fond Ptolémée, — j'accepte sur ce point votre rectification, — n'aurait pas vu que la mesure de Marin était considérablement exagérée, et n'aurait-il pas été amené à voir aussi, ou à soupçonner, tout au moins, que celle de Ptolémée lui-même était également trop longue ? Quelle raison pouvez-vous donner pour expliquer que, lui, une autorité scientifique, a pu affirmer au Roi de Portugal qu'il n'y avait que 130 degrés des côtes d'Hispanie à celles de l'Asie ?

Un cosmographe peu instruit pouvait faire cela, parce qu'il n'avait qu'à copier Marin de Tyr, sans s'embarrasser des objections de Ptolémée, et c'est ce que fit Colomb ; c'est aussi ce que fit Behaim qui était également un cosmographe ignorant, — le fait n'est plus contestable, Ravenstein le démontrera bientôt — et c'est ce qu'a fait l'auteur de la Lettre à Martins.

V

Votre manière de voir sur ce point important vous conduit plus loin que vous ne le vouliez peut-être. Pour le montrer il suffit de bien préciser en quoi nous différons.

Pour moi, les idées cosmographiques fondamentales de Colomb, celles qui donnent la théorie scientifique de sa découverte, sont principalement empruntées à Marin de Tyr et se retrouvent toutes dans la Lettre à Martins, parce que l'auteur de cette lettre les a empruntées à Colomb même.

Nous sommes d'accord sur la première partie de cette proposition : Vous admettez, comme moi, que Colomb a pris les éléments de sa théorie chez Marin de Tyr, mais vous niez que cette théorie soit celle de l'auteur de la Lettre, — pour vous c'est Toscanelli, — qui a puisé la sienne à une toute autre source.

Voyons maintenant vos conclusions. Vous constatez que l'enquête instituée par moi était nécessaire, mais vous ajoutez qu'il n'en ressort pas qu'on doive *rien changer à l'opinion établie*. Permettez-moi de dire, Monsieur, que votre propre article dément cette assertion. L'opinion établie, c'est que Toscanelli a été l'inspirateur de Colomb, celui auquel il doit, sinon la suggestion première de son idée, du moins, la confirmation de sa valeur scientifique et les indications numériques et autres qui lui permirent de la mettre à exécution. C'est pour cela que le savant Florentin est considéré comme ayant été l'initiateur de la découverte de l'Amérique.

Vous en jugez, vous, tout autrement. Vous maintenez qu'on ne peut refuser à Toscanelli l'honneur d'avoir inspiré la découverte du Nouveau Monde, mais vous abandonnez l'ancienne thèse qu'il a été pour quelque chose dans l'œuvre accomplie par Colomb. En effet, pour vous, les idées de Toscanelli n'ont pas la même origine que celles de Colomb et en diffèrent sous des rapports essentiels, notamment, en ce qui concerne la notion fondamentale de la distance à parcourir pour passer du Portugal aux Indes. Tout ce que vous admettez que Colomb doive à Toscanelli, c'est « l'idée que la Terre étant ronde, en naviguant toujours vers l'Ouest, on atteindrait l'extrémité orientale du monde connu ». Ce sont là vos propres paroles. Si c'est bien là tout ce que Colomb doit à Toscannelli, il ne lui doit rien du tout, car vous ne prétendrez pas, j'imagine, que Colomb, si ignorant qu'on le suppose, ait appris de Toscanelli que la Terre était ronde et qu'il ait eu besoin des sugges-

tions de ce savant pour comprendre qu'en naviguant toujours dans la même direction, sur un corps sphérique, on devait nécessairement arriver à l'extrémité opposée du continent d'où l'on était parti.

J'ai donc raison de dire que vous abandonnez l'ancienne thèse de l'influence déterminante que Toscanelli aurait exercée sur Colomb et que vous ne retenez du vieux cliché que l'opinion d'après laquelle le savant Florentin doit toujours être considéré comme l'initiateur de la Découverte de l'Amérique — bien que ce ne soit pas Colomb qui ait reçu cette initiation.

VI

Cette concession que la vérité vous arrache, est un grand pas de fait dans la voie que j'ai ouverte. La question est maintenant simplifiée. Du moment qu'on reconnaît que l'action de Toscanelli sur Colomb a été nulle, la grande importance que l'on attachait à la Lettre à Martins n'existe plus et on pourra, sans soulever autant d'objections, insister sur le caractère apocryphe de cette fameuse lettre, caractère que les différentes manipulations dont cette pièce a été l'objet devraient suffire à révéler. Songez donc, Monsieur, qu'elle nous est parvenue sous trois formes différentes : un premier texte, sans date, mais dans lequel on reconnaît tout ce qui fait le fond des autres ; un texte latin auquel manque le billet d'envoi de Colomb et qui diffère des autres ; un texte espagnol où ce qu'on a appelé le P. S. du texte latin est incorporé dans la Lettre même et qui a subi divers changements ainsi que des additions ; un texte italien où il y a d'autres changements et d'autres additions. Ne m'objectez pas que nombre de textes classiques les plus authentiques présentent des leçons souvent très différentes. Ces textes ont passé au travers des siècles et par de nombreuses mains de nationalités différentes. Il n'en est pas de même de la Lettre à Martins qui n'est jamais sorti de la famille de Colomb, qui n'est connue que d'elle seule et qui nous est livrée sous des formes aussi variables que celles indiquées. Est-ce que si cette pièce était authentique on se

serait permis de tels changements? Est-ce qu'on n'aurait pas été retenu par la crainte que le texte original devait exister dans les archives du Portugal et dans les papiers de Toscanelli?

VII

Avant de terminer je constate, à regret, une inexactitude dans votre étude écrite, on le voit, avec le souci réel de chercher la vérité. En parlant de l'histoire du pilote qui aurait renseigné Colomb vous faites dire à Las Casas ce qu'il n'a pas dit. Après avoir raconté cette histoire, Las Casas a bien écrit la phrase que vous citez : « Je n'affirme pas qu'il en soit ainsi », mais ce n'est pas de l'aventure de ce pilote dont Las Casas doute ; c'est de la croyance alors généralement répandue qu'elle avait été la cause déterminante de l'entreprise de Colomb : *la causa mas eficaz de su final determination*, et il donne aussitôt la raison de son doute : c'est que les moyens que Dieu a pris pour conduire Colomb où il voulait qu'il allât sont si nombreux et si efficaces qu'il importe peu que celui-là soit ou non du nombre. Las Casas revient deux fois sur ce sujet et à chaque fois il s'exprime de la même manière. Ce n'est pas l'histoire de ce pilote qu'il met en question : c'est l'influence qu'elle peut avoir eue sur Colomb.

Je ne veux pas pousser plus loin cette controverse ; j'ai tenu à vous montrer que j'ai pesé toutes vos objections et que si je ne les accepte pas c'est que j'ai des raisons sérieuses pour cela. Il me reste à vous remercier d'avoir si impartialement étudié la question que j'ai posée et de l'avoir fait en termes sympathiques. Je prépare un autre travail qui jettera un nouveau jour sur cette question et je ne désespère pas de vous gagner à mon opinion et à celle de mon ami, M. de La Rosa, à qui revient le mérite de l'avoir posée le premier et qui la tranchera peut-être.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Henry Vignaud.

Avril 1902.

MÉMOIRE

SUR L'AUTHENTICITÉ DE LA LETTRE DE TOSCANELLI DU 25 JUIN 1474

ADRESSÉE D'ABORD AU PORTUGAIS FERNAM MARTINS

ET PLUS TARD A CHRISTOPHE COLOMB[1]

PAR HENRY VIGNAUD

Vice-président de la Société des Américanistes de Paris

On sait que Colomb est supposé avoir appris qu'en 1474, un savant Florentin, Toscanelli, avait été en correspondance avec le roi Affonso V de Portugal, par l'intermédiaire d'un de ses conseillers intimes, Fernam Martins, chanoine de Lisbonne, relativement à la route des Indes par l'Ouest ; qu'il se serait, alors, ouvert à ce savant du projet qu'il méditait, lui-même, à ce sujet et que celui-ci l'aurait encouragé en lui envoyant une copie d'une lettre et d'une carte qu'il avait adressées, en 1474, au chanoine Martins, où se trouvaient exposées les raisons théoriques et scientifiques qui rendaient le passage aux Indes par l'Ouest possible et même facile. Toscanelli aurait ensuite écrit une deuxième lettre à Colomb touchant le même sujet.

Les deux principaux biographes contemporains de Colomb,

1. Depuis la lecture de ce mémoire, il y a un an environ, j'ai publié un livre où les questions exposées ici sont traitées avec tous les développements qu'elles comportent et accompagnées des preuves documentaires indispensables. Je dois y renvoyer le lecteur pour la justification de plusieurs de mes assertions. Le présent mémoire est cependant quelque chose de plus qu'un simple résumé de mon livre. Les questions y sont présentées dans un autre ordre, d'une manière différente et quelquefois avec des arguments nouveaux. C'est ainsi, par exemple, que je me suis étendu sur un point, à peine touché dans le livre : le rôle de Colomb dans la supercherie que mon but est de démasquer, et la mesure dans laquelle il peut y être impliqué.

son fils Fernand et Las Casas, ont produit cette correspondance en déclarant qu'elle avait eu une influence déterminante sur le découvreur du Nouveau Monde, et qu'elle avait décidé sa vocation. Ces assertions n'ont jamais été contestées, et tous les historiens et critiques ont jugé que, d'après ces faits, Toscanelli avait joué un rôle décisif dans la découverte de l'Amérique, et qu'il devait être considéré comme l'inspirateur ou l'initiateur de ce grand événement.

L'objet de ce mémoire est de montrer que tous les faits sur lesquels reposent ces conclusions sont loin d'être établis, et qu'il y a, au contraire, de nombreuses et excellentes raisons de mettre en doute : 1° que Toscanelli se soit jamais occupé de la route des Indes; 2° qu'il ait jamais correspondu à ce sujet soit avec le roi Affonso, soit avec son conseiller Martins ; 3° que Colomb lui ait jamais écrit ou ait jamais reçu une ligne de lui, en un mot, enfin, qu'il y a tout lieu de croire que la fameuse lettre de 1474 et la carte qui l'accompagnait sont des documents apocryphes.

On va exposer rapidement les différentes considérations sur lesquelles s'appuient les doutes qui viennent d'être formulés et les conclusions qu'elles suggèrent.

I. — *La correspondance Toscanello-Colombienne ne nous est connue que par les deux seuls témoignages de Fernand Colomb et de Las Casas, dont l'un répète l'autre.*

Les pièces attribuées à Toscanelli sont la lettre à Martins de 1474, avec quelques lignes d'envoi à Colomb sans date, la carte qui accompagnait cette lettre, et une deuxième lettre adressée à Colomb, sans date également.

La première mention que nous connaissions de ces pièces remonte à quarante ans environ après la mort de Colomb. Elle vient de Las Casas qui inséra les deux lettres dans son *Historia de Las Indias*, commencée en 1527 et terminée en 1559 ou 1561, et qui dit qu'il possédait la carte, dont il parle à différentes reprises. Las Casas n'est pas très explicite sur l'origine de ces pièces. Il indique qu'elles lui viennent de la famille du découvreur, sans dire qui les lui a remises ;

il les donne pour être traduites du latin ; mais il ne dit ni qu'il a vu les originaux ni qui a fait les traductions. Quatre siècles plus tard, en 1871, on découvrit une copie manuscrite de ce texte latin transcrite sur un volume appartenant à la Bibliothèque colombine : l'*Historia rerum* du pape Pie II, édition de 1477.

En 1571, les deux lettres furent imprimées pour la première fois, en italien, dans un livre attribué au fils de Colomb, connu sous le nom de les *Historie*, dont l'original espagnol est inconnu, mais que Las Casas paraît avoir possédé, en partie au moins, et auquel il pourrait les avoir empruntées.

Diverses raisons militent, toutefois, contre cette supposition : 1° Las Casas, chaque fois qu'il emprunte quelque chose, soit aux manuscrits de Colomb, qu'il possédait également, soit à ceux de son fils, le dit très explicitement. Or, il ne donne pas les lettres de Toscanelli qu'il transcrit et la carte dont il parle comme venant de l'une ou de l'autre de ces deux sources, alors que c'était l'occasion de le faire ou jamais. 2° La version italienne du livre attribuée à Fernand Colomb, la seule qui existe, contient des assertions et des erreurs, excusables à la rigueur chez Las Casas, mais qui ne peuvent être le fait du fils de Colomb, et on y trouve de nombreuses indications qui donnent à penser que ce livre a été copié, en partie tout au moins, des manuscrits alors inédits de Las Casas qui mourut en 1566. 3° La version italienne de la lettre paraît être traduite non du texte latin, mais du texte espagnol, donné par Las Casas, dans lequel on trouve des traces d'italianismes qui ne sauraient être attribuées à Fernand Colomb, né et élevé en Espagne. 4° L'une des lettres, ainsi transcrites par Las Casas et reproduites dans les *Historie*, la seconde, est si clairement un projet de rédaction de la première, qu'il n'est pas possible d'admettre que Fernand Colomb, qui était un érudit et un lettré, ait inséré une pareille pièce dans la vie de son père.

D'une façon ou de l'autre, que ces lettres aient été copiées par Las Casas dans les manuscrits de Fernand Colomb qu'il possédait, ou que les traducteurs et manipulateurs italiens de ces manuscrits aient emprunté ces pièces à l'*Historia*, alors inédite de Las Casas, l'affirmation que Toscanelli avait été

en rapports avec Martins d'abord, puis avec Colomb, ne repose que sur un seul témoignage. Pour les raisons indiquées et pour d'autres, sur lesquelles on ne peut s'étendre ici, j'estime que la responsabilité de cette assertion et de la publication des pièces revient à Las Casas seul. Je vais montrer maintenant, que tout contredit ce témoignage unique, de quelque part qu'il vienne.

II. — *On ne trouve ailleurs aucune trace de la correspondance attribuée à Toscanelli.*

Constatons d'abord que les pièces originales de la correspondance supposée n'existent nulle part et que personne ne les a vues. Il n'y a pas trace, dans les documents portugais du temps et dans les chroniques de l'époque, qu'Affonso se soit jamais occupé de la route des Indes Orientales, tant par l'Orient que par l'Occident. Ruy de Pina, Resende, Barros et tous ceux qui, comme eux, étaient en position d'être renseignés à cet égard, n'en disent rien. Ils ne connaissent même pas l'existence de Toscanelli. Il en est de même des auteurs italiens du temps. Ceux, en si grand nombre, qui vivaient à Florence à côté de Toscanelli et dont plusieurs ont laissé des ouvrages où une pareille mention devait naturellement trouver place, ignorent que leur savant compatriote et contemporain se soit jamais occupé de cette importante question et, dans les papiers du célèbre astronome, on n'a pas trouvé une ligne se rapportant au sujet. Enfin, ce Fernam Martins, ce chanoine de Lisbonne qui occupait une situation confidentielle auprès du Roi et qui lui servait d'intermédiaire auprès de Toscanelli, est absolument inconnu : son nom ne se trouve nulle part.

III. — *Colomb lui-même semble n'avoir jamais connu Toscanelli.*

Ce qui est encore plus significatif, c'est que Colomb lui-même, Colomb si prolixe, si expansif, Colomb qui s'étend

avec complaisance sur les indications qu'on lui donnait, ou qu'il recueillait, ainsi que sur les opinions ayant un rapport quelconque avec son grand dessein qu'il rencontrait au cours de ses lectures, et qui les consignait avec soin par écrit, Colomb n'a jamais dit un mot, n'a jamais écrit une ligne indiquant qu'il savait qu'il avait existé à Florence un savant auquel il devait de si grandes obligations. Il parle d'Aristote, de Sénèque, d'Alfragan, de Ptolémée, de Marin de Tyr, de d'Ailly, de Mandeville et de bien d'autres ; mais jamais de ce Toscanelli, auquel il devait tout, d'après son panégyriste et son propre fils, — si la partie des *Historie* où se trouve cette mention est de ce dernier.

Colomb ne se borne pas à garder le silence à l'égard de son prétendu bienfaiteur; il rapporte à un autre le mérite de lui avoir suggéré des idées qui ont eu de l'influence sur ses déterminations, et il donne, comme lui appartenant en propre, les notions cosmographiques exprimées dans la lettre attribuée à Toscanelli. C'est ainsi que, causant avec Bernaldez des origines de son projet, il nomme et renomme le mystificateur Mandeville, qu'il prend pour un grand voyageur, et que, dans plusieurs de ses lettres, ainsi que dans ses notes aux livres qu'il lisait, il formule des opinions cosmographiques identiques à celles exprimées dans la lettre à Martins, sans jamais faire allusion à Toscanelli. On verra plus loin que, parlant de sa carte routière, que Las Casas assure être celle qui venait de Toscanelli, il s'exprime comme si elle était son œuvre personnelle. Quelle que soit la source à laquelle Colomb ait puisé, il s'est toujours conduit comme s'il ne connaissait pas les pièces attribuées à Toscanelli.

Dira-t-on qu'il n'y a, dans toutes les circonstances qui viennent d'être relevées, que des preuves par omission qui, par leur nature même, ne sauraient être concluantes, que les auteurs portugais et italiens ont pu ne pas avoir eu l'occasion de savoir ou de mentionner qu'il avait été question de la route des Indes entre le roi Affonso et Toscanelli, et que Colomb a peut-être dissimulé à dessein ce qu'il devait à ce savant? On va montrer, qu'outre les preuves par omission, il y a bien d'autres motifs de croire que

Toscanelli n'a jamais écrit la lettre de 1474 et que Colomb n'avait rien à dissimuler, parce qu'il ne doit absolument rien à cette lettre et à la carte qui en était le complément.

IV. — *La lettre à Martins n'a pu être écrite en 1474.*

Cette lettre a pour objet de montrer au roi Affonso que la route, pour aller aux Indes orientales, que les Portugais cherchaient par la Guinée, selon l'auteur de cette pièce, n'est pas la bonne et qu'il faut prendre celle par l'Ouest. Or, en 1474, la question de la route des Indes n'était pas encore posée en Portugal. Ni le prince Henry le Navigateur, ni le roi Duarte, ni son fils, le roi Affonso, ne pensèrent un seul instant à aller aux Indes orientales, soit par la voie de l'Est, soit par celle de l'Occident. Ce qu'ils cherchaient, ce qui fut constamment l'objectif du prince Henry et des continuateurs de son œuvre, jusqu'au temps du roi Joao II, c'est l'Inde du prêtre Jean, c'est-à-dire cette contrée mystérieuse où régnait un potentat légendaire qui passait pour être chrétien et dont les possessions étaient situées dans quelque région éloignée et inconnue de l'Afrique orientale et méridionale.

C'est cette Inde là — l'Éthiopie des anciens, l'Abyssinie de notre temps, — qui, bien que située en Afrique, était, au moyen âge, considérée comme faisant partie des Indes, et non l'Inde Gangétique, que le prince Henry chercha toute sa vie, dans le but de faire alliance avec son roi contre les Sarrasins et autres païens de l'Afrique, et d'étendre ainsi l'influence politique et commerciale du Portugal sur tout le continent. Ce grand promoteur des découvertes géographiques modernes conserva, jusqu'à ses derniers moments, l'illusion qu'il arriverait à trouver sur les côtes occidentales d'Afrique quelque moyen de communication avec le prêtre Jean dont on s'imaginait que les possessions s'étendaient jusqu'à l'Atlantique et, plus d'une fois, les Portugais crurent être sur le point d'atteindre le but qu'ils poursuivaient. Ce n'est qu'après l'avènement du roi Joao II, en 1481, alors que les explorations successives des

Portugais les avaient portés jusqu'à l'Afrique australe, qu'ils se rendirent compte de leur erreur et qu'ils comprirent que les véritables Indes étaient tout à l'Est, que c'était celles-là qu'ils avaient, dès lors, intérêt à connaître, et qu'ils mirent toute leur énergie à chercher la route qui y conduisait.

On démontre qu'il en est bien ainsi par diverses considérations dont voici les principales [1] :

1° Azurara, qui s'étend longuement sur le mobile des entreprises du prince Henry, dont il était le contemporain, ne dit pas un mot du dessein qu'on lui prête de vouloir tourner la pointe australe de l'Afrique pour aller aux Indes. Barros, qui avait à sa disposition tous les documents du Royaume ainsi que les chroniques d'Azurara et celle, aujourd'hui perdue, de Cerveira, acteur lui-même dans la conquête de la Guinée, garde également le silence sur ce point.

2° Dans les recommandations que le prince Henry faisait à ses navigateurs, il n'est jamais question de la circumnavigation de l'Afrique et des Indes orientales, mais souvent du prêtre Jean et des moyens d'arriver jusqu'à lui.

3° En 1454, les Portugais obtiennent du Pape une Bulle consacrant leurs conquêtes en Afrique et leurs aspirations. La Bulle énumère tout ce qu'a fait le prince et tout ce qu'il se propose de faire; elle constate ses efforts pour arriver au pays de l'Inde occupé par un Prince qui passe pour aimer le Christ et lui assure la possession de toutes les terres conquises ou à conquérir qui touchaient aux domaines de ce Potentat mystérieux. Du périple de l'Afrique et des Indes Orientales, pas un mot.

4° En 1479, Affonso signe, avec les Rois catholiques, un traité par lequel les régions nouvelles, objet de leurs visées réciproques, sont nettement délimitées : à la Castille, le Royaume de Fez et les Canaries; au Portugal, la Guinée et les îles de la région, découvertes ou à découvrir. De la route des Indes, et des îles ou terres situées sur cette route, soit par l'Est, soit par l'Ouest, il n'est rien dit du tout. Les Por-

1. Dans mon *Essai critique sur la lettre et la carte de Toscanelli*, j'ai développé, avec preuves à l'appui, les raisons sur lesquelles s'appuient les assertions qu'on trouve ici.

tugais ne stipulent aucune réserve à cet égard, ce qu'ils n'auraient pas manqué de faire s'ils avaient eu, alors, l'intention d'aller aux Indes, et ce qu'ils auraient pu faire facilement, parce qu'à ce moment l'Espagne n'avait encore aucune vue sur les terres inconnues de l'Ouest et que le but principal des rois catholiques était d'obtenir du Portugal, qui seul pouvait leur faire obstacle, la reconnaissance de l'ordre dynastique nouveau qu'ils fondaient en Castille.

La lettre à Martins a donc été écrite à l'époque où les Portugais cherchaient réellement à aller aux Indes, c'est-à-dire après la mort du roi Affonso, et par quelqu'un qui croyait qu'en 1474 ils avaient déjà conçu ce dessein.

V. — *La Lettre de 1474 n'a pu être écrite par un savant comme Toscanelli.*

La cosmographie de l'auteur de la Lettre à Martins se résume en deux points essentiels : la réduction à 130 degrés (26 espaces de 5 degrés) de l'étendue maritime à franchir pour atteindre l'extrémité orientale de l'Asie et, par conséquent, l'extension du Continent asiatique, vers l'Est, jusqu'au 225e ou 230e méridien. Cette conception est empruntée de toute pièce à Marin de Tyr qui seul, l'a formulée et c'est à Ptolémée seul que nous devons de la connaître. Or Ptolémée, en exposant et en discutant ce système, a montré que les calculs de distances aux moyens desquels Marin était arrivé à étendre si considérablement l'Asie vers l'Est étaient erronés. Remarquons d'abord que Ptolémée n'était pas imprimé en 1474. Toscanelli, il est vrai, pouvait connaître son œuvre par des manuscrits, et il est probable qu'en sa qualité d'astronome et de mathématicien, il la connaissait. Mais on peut affirmer, sans crainte de se tromper, qu'un savant comme lui, n'aurait pas adopté une conception cosmographique aussi fausse que celle de Marin, alors surtout que Ptolémée avait montré comment ce géographe s'était trompé. Donc, si c'est Toscanelli qui a écrit la lettre à Martins, il faut néces-

sairement admettre, ou que ce savant n'a pas compris les rectifications de Ptolémée, ou, s'il les a comprises, qu'il a recommandé au roi Affonso une route qu'il savait être plus longue qu'il le disait, deux hypothèses également inadmissibles.

Une autre raison qui ne permet pas de croire que la Lettre à Martins venait d'un homme comme Toscanelli, qui vivait dans la ville où l'on connaissait le mieux à cette époque l'Extrême-Orient, c'est que la géographie de ce document retarde d'un siècle. Il y est question, en effet, du Grand Khan qui gouvernait la Chine, de Cathay, de Mangi et autres choses de ce genre, empruntées à Marco Polo, alors qu'en 1474 il y avait plus d'un siècle que la Chine n'était plus gouvernée par un Grand Khan et que les dénominations mongoliennes de Cathay, de Mangi et autres avaient complètement disparu ; de sorte que, si le voyage impossible que recommandait la fameuse lettre avait pu se faire, les Portugais n'auraient trouvé au bout de la route aucun lieu portant les noms qu'elle indique.

Enfin, des critiques compétents ont jugé que cette Lettre fourmillait de fautes de latin. Toscanelli vivait cependant à l'époque la plus brillante de la latinité Florentine et au milieu d'une élite de savants et de lettrés dont le latin était la langue.

La lettre à Martins a donc été écrite par quelqu'un qui connaissait mal le latin, qui en était resté à Marco-Polo pour la géographie de l'Extrême-Orient et qui avait connu le système de Marin de Tyr de seconde main, ou qui n'avait pas compris les rectifications que Ptolémée y avait apportées.

VI. — *Colomb n'a rien emprunté aux pièces attribuées à Toscanelli.*

Le système cosmographique de Colomb était le même que celui de l'auteur de la Lettre à Martins : cela ne peut faire l'objet d'un doute ; comme cet auteur, il croyait que l'Asie s'étendait considérablement à l'Est et que l'espace maritime qui devait compléter le circuit entier de la Terre était de

130 degrés environ [1]. Comme lui, il croyait qu'on trouverait aux limites orientales de l'Asie, les provinces de Cathay et de Mangi, les grandes villes de Quinsay et de Zaiton ; comme lui, il se figurait que la Chine était encore sous la domination des Grands Khans Mongols. Mais nous savons comment il a acquis ces différentes notions, qui sont celles de Marin de Tyr, d'Alfragan, de Marco Polo et qui forment, en effet, le fond de la Lettre à Martins.

C'est par l'*Imago Mundi*, du cardinal d'Ailly, qu'il a appris qu'Alfragan ne donnait au degré équatorial que 56 milles 2/3, ce qui diminue sensiblement la circonférence de la Terre ; c'est par Ptolémée qu'il a su que Marin de Tyr réduisait à 130 degrés l'espace maritime séparant les deux extrémités de la terre ; c'est encore par l'*Imago Mundi* qu'il a connu les versets d'Esdras sur le peu d'étendue des eaux par rapport à celle des Terres. Enfin, c'est dans Marco-Polo qu'il a puisé les notions sur les îles et les contrées de l'Asie-Orientale qu'il nomme si souvent et qu'il a vainement cherchées à chacun de ses voyages.

Voilà, d'après Colomb lui-même, d'après ses lettres aux Rois catholiques, d'après les notes dont il a couvert les marges de l'*Imago Mundi* et celles qu'il a mises au Pie II, aussi bien qu'au Marco Polo de la *Bibliothèque Colombine*, les sources de ses conceptions de géographie générale. Les pièces attribuées à Toscanelli y sont absolument étrangères. On ne saurait donc dire que Colomb avait une raison de dissimuler l'existence de ces pièces qui ne lui apprirent rien du tout et qu'il paraît n'avoir jamais connues.

VII. — *La carte routière de Colomb ne venait pas de Toscanelli.*

Las Casas a dit et répété que la carte qui servit de routier

1. Pour un exposé moins sommaire des idées cosmographiques de Colomb, je dois encore renvoyer à l'*Étude critique*, précédemment citée. Colomb comptait, comme Marin de Tyr, 130 degrés du cap Saint-Vincent à Cattigara, mais il ne donnait à l'espace maritime inconnu à franchir que 120 degrés, parce qu'il les comptait des Açores, dernières découvertes des Portugais à l'Ouest.

à Colomb, dans son mémorable voyage de 1492, était celle que Toscanelli lui avait envoyée avec la lettre à Martins ; que lui, Las Casas, avait possédé cette carte et que Colomb y ajoutait complètement foi. La plupart des critiques modernes ont partagé cette opinion.

Sans la connaître dans ses détails, nous savons ce que devait être cette carte — quelle que soit son origine. En effet, puisqu'elle était le complément de la lettre à Martins, elle ne pouvait que traduire graphiquement les idées qui y étaient exposées. Elle indiquait donc qu'il y avait 26 espaces, ou 130 degrés à franchir pour atteindre l'Asie, dont les côtes orientales étaient figurées avec les dénominations géographiques mongoles de Mangi, de Cathay, de Quinsay et autres. Elle indiquait aussi que Cipangu était à 10 espaces, 50 degrés, de l'île Antilia. On ne devait pas y trouver autre chose, puisque son objet était de faciliter l'intelligence de la lettre en montrant aux yeux ce que celle-ci expliquait.

Si maintenant nous nous reportons au journal de bord de Colomb, nous voyons que, du 23 au 25 septembre 1492, alors que la flotille avait à peine atteint le 47e ou le 48e méridien, Colomb et son lieutenant Pinzon cherchèrent dans ces parages, avec obstination, des îles que la carte routière indiquait là ; qu'ils se passaient et se repassaient cette carte pour l'étudier à nouveau et qu'ils ne s'expliquaient pas l'absence de ces îles. Ainsi, cette carte qui, d'après Las Casas, était celle-même que Toscanelli avait envoyée, et dans laquelle Colomb mettait toute sa confiance, cette carte montrait, au beau milieu de l'Atlantique, des îles nouvelles que le chef de l'expédition et son principal lieutenant étaient certains d'y trouver. La lettre à Martins ne parle de rien de semblable et si la carte qui l'accompagnait donnait une information aussi importante, comment la lettre l'aurait-elle passé sous silence? Comment, d'ailleurs, une carte théorique, dressée par un savant de Florence qui n'avait jamais voyagé, pouvait-elle donner une indication comme celle-là et la donner de manière à inspirer une confiance inébranlable à Colomb, confiance que Pinzon paraît avoir partagée.

Ce n'est pas tout. Dans cette même partie de son Journal de bord où il rend compte de sa conférence avec Pinzon

relativement à ces îles, la carte est mentionnée comme si elle était de Colomb lui-même. Nous n'avons pas, malheureusement, le texte original de ce passage important et nous devons nous en rapporter à l'analyse que Las Casas en donne ; mais cette analyse est suffisamment explicite pour laisser voir qu'il ne s'agissait pas d'une carte venant de Toscanelli [1]. Quel que soit le sens de ce passage, on peut conclure de ce qui précède que la carte routière du voyage de 1492 n'était pas de Toscanelli, parce qu'elle donnait des indications qui ne pouvaient venir que d'un pilote qui avait vu lui-même ou qui croyait avoir vu les îles que Colomb cherchait à 400 et quelques lieues des Canaries

VIII. — *Les motifs de la supercherie.*

Il ne suffit pas d'avoir montré toutes les raisons qui donnent à penser que les documents attribués à Toscanelli sont apocryphes ; il faut aussi montrer, pour achever de faire la lumière sur ce point, qu'il a existé des motifs suffisants pour expliquer le recours à une telle fraude. Ces motifs existent. C'était une prétention de Colomb d'être arrivé, par ses études et ses observations, à la conviction qu'il atteindrait les Indes en traversant l'Atlantique. Las Casas n'a rien négligé pour accréditer cette manière de voir qui a été sanctionnée par l'histoire, et c'est aujourd'hui l'opinion générale que ce sont des considérations d'un caractère scientifique qui ont conduit le grand Génois à la découverte de l'Amérique. Les contemporains de Colomb ne pensaient pas tous ainsi. Dès le lendemain de sa découverte, on se mit à dire qu'il n'avait qu'une instruction très ordinaire et qu'il n'aurait fait aucune découverte, si un pilote qui avait abordé par hasard à des îles inconnues de l'Atlantique dont il avait relevé la position, et qui était mort sans pouvoir y retourner, ne lui avait fourni les renseignements nécessaires pour les retrouver.

Cette histoire qu'Oviedo, que Gomara et d'autres nous ont

1. Voyez sur ce point, notre *Étude sur la lettre et la carte de Toscanelli.*

conservée, a été traitée jusqu'à présent avec dédain par la critique qui n'a voulu y voir qu'un de ces racontars sans portée dictés par la médisance ou l'envie, qui trop souvent ternissent les plus nobles actions. Mais un examen critique et attentif de cette histoire, montre qu'il n'en est pas ainsi et qu'elle a pour garant un témoin dont l'autorité ne saurait être contestée : Las Casas lui-même, le biographe et panégyriste de Colomb, dont le récit, détaillé et très précis, a échappé à la plupart de ceux qui se sont occupés de la question, ou n'a pas été suffisamment étudié par ceux qui l'ont connu. Las Casas a, en effet, consacré un chapitre entier à cette histoire, dans lequel il dit qu'il l'a recueillie à Haïti de la bouche même de compagnons de Colomb, qu'elle se répétait couramment de son temps et que tout le monde y croyait. Las Casas ne l'a contredit en aucune façon ; il dit seulement que c'est à tort qu'on prétendait que ce sont les renseignements fournis par ce pilote qui décidèrent Colomb, car celui-ci était conduit par la main de Dieu, qui l'avait choisi pour la grande tâche qu'il a remplie.

Ainsi, au lendemain même de la grande découverte de Colomb, on disait qu'il la devait, non à son savoir, à ses calculs, à ses prévisions ; mais à des indications matérielles qui lui avaient été données ; et ces propos, quel que soit le sentiment qui les dictait, n'étaient ni imaginaires, ni calomnieux, ils reposaient sur des faits réels.

Colomb devait ressentir cruellement la propagation de ces propos, qui enlevaient à sa découverte la haute portée qu'il voulait lui donner et qui réduisaient singulièrement l'importance de son rôle personnel dans ce grand événement. Il tombe sous le sens qu'il avait un intérêt supérieur à effacer la mauvaise impression causée par cette histoire fâcheuse, et on conçoit sans peine que ses parents, ses amis et lui-même durent chercher à le faire. L'invention d'une correspondance avec un savant étranger comme Toscanelli, auquel il aurait confié son projet et dont il aurait reçu des encouragements, ainsi que des indications scientifiques, était un excellent moyen d'atteindre ce but et tout prouve qu'on y a eu recours. On trouve une confirmation de cette supposition dans l'insistance avec laquelle les premiers biographes de

l'heureux Génois : Fernand Colomb et Las Casas, celui-ci notamment, parlent des lectures et des études dans lesquelles il aurait puisé la première idée de son projet, études et lectures que nous savons ne pas avoir été sérieuses et que nous avons de bonnes raisons de croire postérieures à ses découvertes. La même préoccupation se laisse aussi voir dans les fréquentes allusions de Colomb lui-même à ses longs voyages, allusions qui ne s'expliquent que par le désir de faire croire à une expérience nautique qu'il n'avait pas, puisque on peut montrer aujourd'hui que la date de sa naissance doit être reportée à l'année 1451, qu'il avait à peine 25 ans quand il se fixa en Portugal et qu'il avait très peu navigué avant sa mémorable traversée de 1492. Voilà donc une explication logique et vraisemblable de la fraude soupçonnée : si elle existe, elle ne peut avoir eu que ce motif.

IX. — *Date supposée de la supercherie.*

Nous connaissons donc des raisons nombreuses et diverses qui donnent lieu de penser que la correspondance attribuée à Toscanelli est apocryphe; nous savons aussi qu'on peut donner une explication très plausible de la fraude. Pour arrêter définitivement notre conviction, il faudrait pouvoir déterminer la date de cette fraude et dire qui en est, ou qui en sont les auteurs. Malheureusement, les indications deviennent ici plus rares et nous sommes obligé d'y suppléer par des conjectures. En ce qui concerne la date, cependant, nous avons une donnée suffisamment explicite.

Si, pour les raisons qui ont été exposées, il est impossible d'admettre que les pièces données pour être de Toscanelli soient réellement de lui et si, comme on pense aussi l'avoir montré, ces pièces sont l'expression d'idées qui sont propres à Colomb et dont nous connaissons la source, il faut bien croire qu'il ne les a pas empruntées à la Lettre à Martins et que c'est, au contraire, l'auteur de cette Lettre qui a mis à contribution les idées mêmes du découvreur. Si nous connaissions la date de l'*Imago Mundi*, source princi-

pale à laquelle Colomb a puisé, la question serait tranchée. Personne, toutefois, n'a jamais supposé que ce traité ait été imprimé avant 1480 ; d'autre part, il est certain que sa publication ne peut être postérieure à l'année 1487. Dans l'un comme dans l'autre cas, Colomb n'a pu connaître ce livre à la date que porte la Lettre à Martins : 1474.

Mais, bien que nous ne connaissions pas exactement l'époque à laquelle Colomb a mis à cet ouvrage les notes qui contiennent la première expression de ses idées géographiques fondamentales, nous savons que c'est seulement dans ses derniers écrits qu'il les a formulés et que les premiers n'en portent aucune trace, d'où il suit que la lettre à Martins, où on les trouve toutes, ne peut être antérieure à ses découvertes. Ainsi, c'est dans sa lettre de 1498 qu'il cite les auteurs nommés dans l'*Imago mundi*, sur l'opinion desquels il se fonde pour avancer que l'étendue des eaux est peu considérable relativement à celle des terres, et c'est dans celle, dite rarissime, de 1503, qu'il explique que Marin de Tyr a eu raison, contre Ptolémée, d'étendre considérablement vers l'Est les limites orientales de l'Asie et que la véritable mesure du degré équatorial est celle d'Alfragan : 56 milles 2/3, toutes notions dont les notes à l'*Imago mundi* trahissent l'origine et qui forment la base même de la lettre à Martins. Nous sommes donc en droit de conclure que cette fameuse lettre n'a pu être écrite avant le troisième voyage de Colomb ; il est même possible qu'elle est postérieure au quatrième.

Nous disons *écrite,* parce qu'il y a lieu de distinguer entre l'assertion que Colomb avait été en relation avec Toscanelli et la confection de la lettre même. On a, en effet, la certitude qu'en 1494 il avait été question de ces relations, puisque, dans cette même année, le duc Hercule d'Este chercha à obtenir sur ce point des informations qui furent, naturellement, sans résultats. Il va de soi que, dans les circonstances qui motivèrent la supercherie — le désir de montrer que ce n'était pas une indication de pilote qui avait mis Colomb sur la voie de sa découverte, mais bien des considérations basées sur une conception scientifique suggérée par un savant, — on commença d'abord par parler des

relations à l'existence desquelles on voulait faire croire. Il était inutile de produire alors les pièces mêmes, et il n'est pas vraisemblable qu'on se soit hâté de les fabriquer ; il n'y a, d'ailleurs, aucune indication qu'on les ait jamais produites. Si les choses se sont ainsi passées, on conçoit que le nom de Toscanelli ait été prononcé longtemps avant qu'on ait pensé à se mettre en position de produire les pièces qui lui sont attribuées, et on s'explique, tout naturellement, que, dès l'année 1494, le bruit des prétendus rapports de Colomb avec le grand astronome Florentin soit arrivé au duc Hercule d'Este, alors que la lettre à Martins porte en elle-même la preuve d'une rédaction plus récente. Nous concluons donc que la conception du faux et la mention du nom de Toscanelli remontent à l'année 1494, mais que la rédaction des lettres est postérieure au troisième voyage de Colomb, peut-être même davantage.

X. — *L'auteur du faux.*

Passons maintenant à la seconde question. Quel est l'auteur de la supercherie? Il est évident que cet auteur ne peut être que quelqu'un tenant de près à Colomb, ou Colomb lui-même, puisque c'est à lui que la fraude devait profiter. Le premier que les circonstances désignent est Fernand Colomb. Il était à la fois l'historiographe et l'érudit de la famille, et c'est sur un volume de sa collection qu'on a découvert le texte latin de la pièce principale. Mais les raisons qui l'accusent sont aussi celles qui l'excusent. Fernand Colomb était trop instruit pour fabriquer une pièce contenant les anachronismes qui se trouvent dans la lettre à Martins et pour l'écrire dans une pareille langue. S'il avait voulu commettre une telle supercherie il s'y serait pris de manière à ce qu'on ne la découvrît pas aussi facilement ; il n'aurait pas conservé et enregistré, par exemple, la prétendue seconde lettre de Toscanelli à Colomb qui n'est que la première rédigée autrement. Ainsi aucun indice ne trahit la main du fils de Colomb dans la fraude qui nous cache depuis si longtemps les véritables origines du projet qui aboutit à la découverte de l'Amérique.

L'auteur de cette fraude serait-il Colomb lui-même ? Diverses circonstances semblent aussi le désigner : c'est à lui qu'elle devait profiter ; c'est sur un volume qu'il a annoté que se trouve le texte latin de la pièce ; les idées qui y sont exprimées sont les siennes, et l'écriture de la transcription paraît être de sa main. Un examen critique réduit cependant à bien peu de chose cet ensemble, en apparence formidable, de raisons accusatrices. Le volume sur lequel la pièce est transcrite n'a pas été annoté par Colomb seul ; il l'a été, également, par son frère Barthélemy, et l'écriture de ces notes, ainsi que celle de la transcription elle-même, ressemble autant à l'écriture de ce frère qu'à la sienne. L'identité des idées exprimées par l'auteur de la lettre et par Colomb prouve que l'un d'eux a copié l'autre, mais non que le copiste soit Colomb. Enfin, si Colomb a fabriqué ou trempé dans la fabrication de cette lettre, pourquoi n'en a-t-il jamais parlé ? Pourquoi n'existe-t-elle pas pour lui ? Il l'aurait donc faite pour la cacher, et pour la cacher si bien qu'on n'a découvert son existence qu'une cinquantaine d'années après sa mort !

Il y a là une objection insurmontable aux différentes raisons qui semblent accuser Colomb. On ne commet pas un faux pour le dissimuler avec soin. Si Colomb avait trempé dans cette supercherie, c'est qu'il la trouvait utile à sa cause et, dans ce cas, il en aurait tiré partie. On ne peut pas supposer, non plus, qu'il ait imaginé cette supercherie pour léguer à la postérité une pièce qui diminuait son mérite en montrant que non seulement l'initiative de sa découverte venait d'un autre, mais encore que cet autre lui avait fourni toutes les raisons qui en démontraient la possibilité. L'histoire du Pilote qui l'avait renseigné lui était assurément moins préjudiciable que la production d'une pareille pièce.

Si la supposition que Colomb est l'auteur de la Lettre à Martins paraît bien invraisemblable, il n'en est pas de même de celle qui reconnaît le faussaire dans Barthélemy Colomb. Ce frère puîné du découvreur lui était très dévoué ; comme lui il était cartographe, et comme lui aussi il savait assez mal le latin ; mais il avait un caractère très décidé et très énergique. Il arriva en Espagne après le départ de Colomb pour

son second voyage, c'est-à-dire au moment même où se racontait l'histoire du Pilote auquel on attribuait la première découverte des Indes. N'est-il pas naturel que, dans ces circonstances, il se soit empressé de démentir cette histoire, et ne peut-on supposer que, pour donner plus de force à ses dénégations, il ait imaginé de parler du savoir de son frère et des rapports qu'il aurait eus avec des savants parmi lesquels figurait Toscanelli qui était Italien, comme Colomb, et célèbre comme astronome ou cosmographe! Barthélemy était en position de parler ainsi avec autorité; il avait partagé la vie de son frère en Portugal et, mieux que personne, il devait connaître la genèse de ses idées! On pouvait, et on a dû le croire. Cette hypothèse, qui découle si naturellement des faits et qui ne soulève aucune des objections que l'on peut faire à la supposition qui voit dans Colomb lui-même, ou dans son fils Fernand, l'auteur de la supercherie dont nous cherchons les preuves, trouve une singulière confirmation dans le fait que l'écriture des deux frères se ressemblait étonnamment, de sorte que le seul indice qu'on puisse relever à la charge de Colomb, dans les circonstances qui se rapportent à la production de la lettre à Martins, désigne également son frère.

XI. — *Rôle de Colomb dans la supercherie.*

Il semble, dès lors, que trois suppositions soient seules admissibles :

Ou Colomb a réellement été en relation avec Toscanelli et il a caché le fait, pour ne pas révéler l'étendue des obligations qu'il devait à ce savant;

Ou ces relations n'ont jamais existé, et il n'a pas su qu'on les lui avait attribuées;

Ou, enfin, il a connu le fait et a eu ses motifs pour n'en jamais parler.

La première proposition ne peut se soutenir. Trop de raisons montrent que Toscanelli n'a pu écrire la lettre de 1474, et il est trop bien établi que Colomb n'a emprunté à cette Lettre aucune des notions géographiques et cosmographiques qu'il a exprimées plus tard, pour que l'on admette

la réalité des rapports que l'on suppose avoir existé entre eux. Il n'en est pas de même de la seconde supposition. Il est contraire à toute vraisemblance que Colomb ait ignoré qu'on avait parlé d'une lettre que Toscanelli lui aurait écrite relativement à son grand dessein. Colomb était trop autoritaire et, après son premier voyage, il avait atteint une situation trop élevée, pour qu'on se permît, même dans son intérêt, de recourir à son insu à une supercherie dans laquelle on lui faisait jouer un rôle important. Le nom de Toscanelli a été mentionné en 1494, cela n'est pas douteux, et la pièce même qui devait être la justification de cette mention existe; la supercherie a donc eu un commencement d'exécution, et on n'est pas fondé à croire que Colomb soit resté à cet égard complètement ignorant.

Mais si tel est le cas, si Colomb a su ce qu'on avait fait et ce qu'on se proposait de faire, comment expliquer son silence complet et persistant sur la lettre qu'il était sensé avoir reçue de Toscanelli et sur Toscanelli lui-même? A-t-il voulu, comme nous nous le sommes demandé, profiter de la fraude imaginée dans son intérêt, sans paraître y avoir trempé? Colomb, malheureusement, n'est pas à l'abri d'une telle supposition, si injurieuse qu'elle soit pour lui. Il était capable, par vanité, par orgueil et dans l'intérêt de ce qu'il croyait être sa gloire, de dissimuler et même de falsifier les faits. Nous en avons la preuve dans le soin avec lequel il cachait son origine, dans le silence calculé qu'il a toujours gardé sur la date de sa naissance qui aurait montré qu'il était plus jeune qu'il ne voulait le paraître, dans ses allusions à ses nombreuses années de navigation, auxquelles, aujourd'hui, il est difficile de croire, dans ses prétentions à la noblesse, dans son affirmation qu'il n'était pas le seul amiral de sa famille, alors qu'il savait bien que tous les siens étaient des ouvriers et qu'il n'y avait aucun lieu de parenté entre lui et les corsaires de son nom auxquels il faisait allusion.

La supposition que Colomb a pu laisser croire, sans le dire lui-même, qu'il avait entretenu des relations avec un savant comme Toscanelli n'a donc rien d'invraisemblable en soi, et on pourrait l'admettre si elle se conciliait avec son attitude personnelle et avec celle des siens. Ce n'est

pas, en effet, Colomb seul qui se tait sur ses prétendues relations avec Toscanelli, c'est aussi tous les siens. A partir du moment où Barthélemy le rejoignit à Haiti, il n'est plus fait l'allusion la plus éloignée ou la plus discrète à ces relations. Personne n'en parle plus, personne n'en a entendu parler, et ce n'est que quarante ans après la mort de Colomb qu'on exhume des papiers de sa famille et qu'on produit les pièces qui semblent témoigner de leur réalité. Ce n'est pas ainsi que les choses se seraient passées si Colomb avait voulu faire croire à ces relations, sans en rien dire lui-même, par prudence. Ne semble-t-il pas, au contraire, que c'est lui qui n'a pas permis qu'on en parlât, et qu'il a voulu étouffer l'histoire qu'on avait inventée avant qu'elle ne puisse s'accréditer? Il n'est pas nécessaire d'imaginer pour cela que c'est par scrupule de conscience qu'il se serait refusé de prêter la main à la fraude ; il suffit de se rendre compte que son utilité était fort douteuse et qu'à bien voir les choses, elle pouvait lui être très préjudiciable.

Il était facile de prévoir, en effet, que l'histoire du pilote auquel Colomb, disait-on, devait des indications précieuses, était destinée à tomber d'elle-même, parce qu'elle ne reposait sur aucune preuve et qu'on ne pouvait y attacher d'autre importance que celle qui appartient à des propos plus ou moins inconsidérés de marins ignorants pour la plupart. Et c'est précisément ce qui est arrivé. La critique, comme on l'a dit ci-dessus, n'a tenu aucun compte d'une histoire ainsi présentée ; elle l'a considérée comme ayant été dictée soit par l'envie, soit simplement par la médisance, ou comme n'ayant aucun caractère d'authenticité, et il est évident qu'on continuerait à la considérer ainsi, si les diverses raisons qui font croire que la lettre à Martins est apocryphe, n'étaient autant de motifs de penser que l'histoire de ce pilote est vraie, de sorte que la supercherie inventée pour détruire l'effet moral qu'elle pouvait avoir produit est devenue la meilleure preuve que nous ayons de son authenticité, preuve qui nous aurait échappé si on n'avait pas eu recours à cette supercherie.

Que faisait-on, d'ailleurs, en inventant la lettre à Martins? On substituait à des propos sans consistance une pièce en

apparence authentique, émanant d'une grande autorité scientifique qui prenait ainsi la place du pilote sans nom. Colomb n'avait rien à gagner à une telle supercherie qui lui était plus préjudiciable que la vérité, puisqu'on pouvait en conclure que le mérite auquel il tenait évidemment le plus, celui d'avoir trouvé lui-même les raisons déterminantes de sa découverte, appartenait, en réalité, à un autre, à un savant authentique, bien connu et haut placé, dont la rivalité était bien plus dangereuse pour lui que celle du pilote qui, disait-on, l'avait renseigné. Et cette conclusion, on ne manqua point de la tirer. On a écrit des livres pour montrer que l'initiateur de la découverte de l'Amérique était Toscanelli ; on a voulu élever à ce savant une statue à ce titre, et on ne serait pas embarrassé de montrer, par de curieuses citations, que, pour quelques-uns au moins, le véritable découvreur du Nouveau Monde n'est pas celui qui y était allé, mais celui qui avait dit, croyait-on, comment on pouvait y aller.

Si Colomb a prévu que telles seraient les inévitables conséquences de la fraude par laquelle on faisait Toscanelli lui écrire une lettre comme celle à Martins, il est tout naturel qu'il ait refusé de s'y associer et même qu'il n'ait pas permis que les choses allassent plus loin. On s'explique facilement, dans ce cas, son silence ainsi que celui des siens sur cette correspondance et, à moins d'admettre que la lettre est authentique et que Colomb avait intérêt à n'en point parler, — double hypothèse dont nous avons montré l'invraisemblance en relevant les raisons qui décèlent la supercherie et en indiquant la véritable source des idées cosmographiques du découvreur, — on est forcé de reconnaître que cette explication est la seule logique et raisonnable que l'on puisse trouver à l'attitude extraordinaire de Colomb dans cette circonstance.

Dans la supposition que nous faisons ici, les choses se seraient passées à peu près de la manière suivante. Barthélemy, que tout indique comme ayant été l'auteur de l'histoire des rapports de Colomb avec Toscanelli et comme l'ayant mise en circulation à son arrivée en Espagne après le départ de son frère pour son second voyage, rejoignit

celui-ci à Hispaniola en 1494, et lui apprit ce qu'il avait fait. C'est alors seulement, ainsi qu'on l'a déjà fait remarquer, que Colomb a pu connaître la supercherie imaginée dans son intérêt et qu'il s'est trouvé en position de dire ce qu'il en pensait, et ce serait alors aussi que, pour les raisons indiquées, il aurait refusé d'entrer dans la voie ouverte si imprudemment par son frère, et qu'il aurait pris l'attitude qu'il a gardée depuis.

Évidemment, tout cela est un peu hasardé; mais les conditions mêmes du problème obligent à avoir recours à quelques suppositions de ce genre ou à accepter comme vraies des choses absolument invraisemblables. Si nous n'admettons pas que Colomb, quel que soit le but dans lequel il a agi, ait répudié la supercherie, il est impossible d'expliquer son silence sur l'existence de la lettre apocryphe, ainsi que le fait que, tant qu'il vécut, ni lui, ni les siens, ni personne ne l'ont mentionnée. Si l'on rejette cette explication, si l'on prétend associer Colomb à la fraude, il faut montrer : d'abord, quel intérêt il avait à enregistrer de sa main, pour la préserver de l'oubli et la conserver à la postérité, une pièce qui était de nature à réduire sa part personnelle dans la découverte du Nouveau-Monde et qui eut réellement cet effet — et ensuite pourquoi, s'il croyait cette pièce utile à sa gloire, il l'a cachée dans un volume où elle n'a été découverte que par hasard.

Dans une histoire qui date de quatre siècles et sur laquelle l'attention de la critique vient seulement d'être appelée, tous les faits ne se laissent pas expliquer avec la même facilité. On voit bien le mobile du faux ; on comprend aisément l'intérêt que Colomb et les siens avaient à détruire la fâcheuse impression causée par l'histoire du Pilote sans nom que les propres compagnons du découvreur colportaient partout, et on s'explique que dans ce but on ait imaginé de parler de rapports avec un savant comme Toscanelli et de conseils ou d'indications reçus de lui. On s'explique aussi que Colomb ait trouvé le remède pis que le mal et ait refusé d'y avoir recours ; mais il n'est pas aussi facile de s'expliquer la rédaction tardive de la pièce principale de la correspondance supposée ; la lettre à Martins,

Nous croyons avoir montré que cette pièce porte en elle-même la preuve d'une rédaction postérieure à l'année 1494, qui paraît être celle où il fut question, pour la première fois, des rapports de Colomb avec Toscanelli. Si Colomb, après avoir conféré avec son frère, décida qu'il fallait renoncer à ce moyen dangereux de mettre fin aux propos qu'on tenait contre lui, pourquoi la lettre a-t-elle été écrite? Impossible d'admettre qu'elle l'était alors, puisqu'il est certain que les idées qui en forment la trame et la substance ne sont nées et ne se sont développées, chez Colomb, qu'à la suite de ses découvertes. C'est donc bien après avoir décidé de ne pas avoir recours à cette supercherie que la Lettre a été rédigée. Barthélemy, qui était un homme très entier, a-t-il voulu, quand même, donner suite à son projet, dans la pensée que plus tard il y aurait peut-être lieu d'en tirer parti? Est-ce avant ou après la mort de son frère qu'il fabriqua la pièce? et est-ce dans ses papiers qu'on la trouva? pour la remettre à Las Casas?

Ce sont là des questions auxquelles il est impossible de répondre ; mais sur lesquelles la discussion fera peut-être la lumière comme sur d'autres qui restent encore obscures. Elles sont d'ailleurs secondaires. Quel que soit l'auteur de la supercherie et la date à laquelle elle aurait été commise ; que Colomb y ait participé, ou qu'il ne l'ait connue qu'après le fait accompli ; qu'il se soit abstenu par prudence de mentionner cette pièce compromettante, tout en espérant en profiter, ou qu'il ait jugé dès l'origine qu'elle était inutile et dangereuse pour lui, le résultat reste le même, et les conjectures que l'on peut faire à cet égard n'ont qu'un intérêt de curiosité. Le fait essentiel, le fait nouveau que cette étude a pour objet d'établir, c'est que tout indique que la lettre à Martins est apocryphe et qu'elle a été fabriquée pour faire croire que la découverte du Nouveau Monde était le résultat de l'application d'une théorie scientifique appartenant à Colomb et sanctionnée par un grand savant, alors qu'elle est uniquement due à des indications pratiques dont Colomb et les siens n'ont jamais dit un mot. Nous n'hésitons pas à dire que, pour nous, la fraude est évidente, et que toutes les circonstances de la cause désignent Barthé-

lemy comme en ayant été l'âme et l'instrument. Nous ne croyons pas qu'on puisse montrer que Colomb lui-même y ait participé à aucun degré, et nous avouons que c'est sans regret que nous trouvons cette preuve impossible à faire. S'il était établi que Colomb est réellement l'auteur de la transcription du texte latin que porte le volume de Pie II de la Colombine, il faudrait regarder la preuve de sa complicité comme acquise et reconnaître que non seulement il a connu et toléré la fraude, mais encore qu'il y a trempé. Mais cette preuve n'est pas faite, et tant qu'on ne pourra l'établir que sur une de ces ressemblances d'écritures qui ont donné lieu à tant de méprises et qui, par leur nature même, sont si peu concluantes, elle restera à faire. Jusque là, la critique est en droit de dire que la supposition qui exonère le découvreur de l'Amérique de toute participation à la supercherie que nous cherchons à démasquer, est la seule qui concorde avec tous les faits, tels que nous les connaissons.

XII. — *Récapitulation. Les pièces attribuées à Toscanelli nous viennent de Las Casas*

Les rapports attribués à Toscanelli avec Colomb reposent sur l'existence de trois pièces : 1° une lettre écrite en 1474 au portugais Fernam Martins et communiquée, plus tard, à Colomb par Toscanelli lui-même; 2° une carte nautique qui accompagnait cette lettre, et 3° une deuxième lettre de Toscanelli, adressée directement à Colomb.

Ces documents ne nous sont connus que par l'*Historia* de Las Casas, ouvrage commencé en 1527 et terminé en 1559; par les *Historie,* attribuées à F. Colomb et publiées en 1571; et par une copie, en latin, de la pièce principale qui paraît être de la main de Colomb, ou de celle de son frère Barthélemy.

Avant leur transcription, en espagnol, par Las Casas et leur publication, en italien, dans les *Historie*, personne ne soupçonnait l'existence de ces pièces, ainsi que celle des rapports de Toscanelli avec Colomb, dont elles semblent témoigner. Martins, le correspondant supposé de Tosca-

nelli, est absolument inconnu ; les chroniqueurs portugais du temps ne connaissent ni lui, ni Toscanelli, ni le projet d'aller aux Indes, attribué au roi Affonso. Les auteurs italiens, contemporains de Toscanelli, ne connaissent pas davantage ce projet et ignorent que ce savant se soit jamais occupé de la route des Indes.

Las Casas et l'auteur des *Historie*, qui seuls mentionnent, ces faits et qui seuls produisent les pièces de la correspondance, n'indiquent pas la source de leur information et ne disent pas avoir vu les textes originaux dont ils donnent seulement une traduction.

On peut se demander si Las Casas n'a pas emprunté cette correspondance au manuscrit original des *Historie* qu'il possédait. Dans ce cas, ce serait de Fernand Colomb qu'elle viendrait. Mais diverses raisons militent contre cette supposition : silence de Las Casas à cet égard ; invraisemblance qu'un lettré tel que Fernand Colomb ait admis, dans son livre, une lettre comme la seconde des pièces suspectes ; indications que la version italienne des deux lettres a été faite, non sur le latin, mais sur le texte espagnol de Las Casas qui contient des italianismes, — faits qui, avec d'autres énumérés plus haut, autorisent la conclusion que Las Casas n'a pas copié les pièces qu'il donne dans l'œuvre de Fernand Colomb ; d'où il suit que notre croyance à l'existence des lettres attribuées à Toscanelli ne repose que sur le témoignage unique de Las Casas et sur la copie latine de la lettre principale — celle à Martins — dont l'écriture ressemble à celle de Colomb et à celle de son frère Barthélemy.

Las Casas tenait les pièces de Luis Colon probablement.

Las Casas tenait les pièces de la famille de Colomb ; cela résulte de sa déclaration qu'on les lui a remises, traduites en espagnol, avec d'autres écrits « de l'amiral qui découvrit les Indes », et du fait, bien acquis, qu'il possédait la plus grande partie, sinon tous les papiers de la famille de Colomb.

Las Casas dut recevoir cette communication de 1547

à 1552, parce que c'est en 1547 qu'il revint d'Amérique pour se fixer en Espagne et que c'est de 1547 à 1559 qu'il récrivit ou revisa son livre.

A l'époque où Las Casas se livrait à ce travail, tous les papiers de la famille Colomb appartenaient à Maria de Tolède, veuve de Diego, deuxième amiral des Indes, et tutrice de son fils, Don Luis, troisième amiral des Indes, qui, à la mort de sa mère, en 1549, resta seul possesseur de tous ces papiers, ainsi que de la bibliothèque de son oncle, Fernand Colomb, dont il avait hérité en 1539.

Les auteurs de cette communication ne peuvent donc être que ceux qui seuls, à l'époque, étaient en position de la faire : Maria de Tolède ou Luis Colon, mais plus probablement ce dernier qui était alors en Espagne et qui tripotait dans les papiers de sa famille, puisqu'il demanda un privilège pour faire imprimer un manuscrit de son grand'père, puisqu'il avait un autre de ses manuscrits dont il laissa prendre une copie pour le roi de Portugal, puisqu'il eut entre ses mains l'acte testamentaire de 1498 dont l'original a disparu depuis, et puisque c'est par son intermédiaire, on ne sait point au juste comment, que le manuscrit original de la vie de Colomb, par son oncle Fernand, passa en Italie pour y être trituré comme on sait et disparaître ensuite à jamais.

Les pièces attribuées à Toscanelli sont apocryphes.

Les pièces données comme venant de Toscanelli sont apocryphes par les raisons indiquées ci-dessus qu'il n'y a pas trace dans les auteurs du temps, portugais, italiens, espagnols ou autres, que Toscanelli ait été en correspondance soit avec Martins, soit avec Colomb ; que le roi Affonso se soit jamais occupé de la route des Indes, et qu'il ait existé un personnage influent nommé Fernam Martins.

Elles sont apocryphes parce qu'à la date de 1474 que porte la principale lettre, — celle à Martins, — la question de la route des Indes et celle du commerce des épices dont elle traite, n'étaient pas posées en Portugal. Cela résulte :

1° De ce que l'initiateur des explorations portugaises, le Prince Henry, ne s'occupa jamais de ces questions ;

2° De ce que la Bulle de 1454, qui précise le but que poursuivaient alors les Portugais, montre qu'ils ne pensaient qu'à atteindre l'Inde du prêtre Jean (l'Abyssinie) ;

3° De ce que le Traité de 1479, par lequel la Castille et le Portugal se partagèrent les régions nouvellement découvertes ou à découvrir, ne fait aucune mention de celles qui pourraient se trouver sur la route des Indes, soit par l'Est, soit par l'Ouest, ce qui n'aurait point été le cas si les Portugais avaient eu alors l'idée d'aller aux Indes Orientales ;

4° De ce qu'il n'y a pas trace dans les auteurs et documents du temps — autres que la lettre à Martins — que les Portugais aient formé aucun projet de ce genre avant le règne de Joao II ; et

5° De ce que ces auteurs disent tous, au contraire, que ce fut ce monarque qui conçut le premier ce dessein.

La Lettre à Martins ne peut être de Toscanelli.

Toscanelli n'a pu écrire la lettre à Martins :

1° Parce qu'elle n'a rien de scientifique et qu'elle est remplie de détails puérils et exagérés qu'on ne trouverait pas sous la plume d'un savant habitué aux méthodes sévères des sciences exactes ;

2° Parce qu'elle est écrite en mauvais latin et que Toscanelli vivait à l'époque la plus brillante de la latinité Florentine, et au milieu d'une élite de savants et de lettrés dont le latin était la langue scientifique et littéraire ;

3° Parce qu'elle est basée sur le système géographique de Marin de Tyr, qui était erroné, et qu'un savant comme Toscanelli ne pouvait manquer de le voir ;

4° Parce que la carte qui accompagnait cette Lettre, carte dans laquelle Colomb et Pinzon avaient une confiance absolue, donnait des indications précises sur la situation de certaines îles au milieu de l'océan qui ne pouvaient venir d'un cosmographe de cabinet, et parce que Colomb parle de cette carte comme s'il l'avait faite ou contribué à la faire ;

5° Parce que la seconde des deux lettres n'est qu'une répé-

tition de la première et que Toscanelli n'aurait pas écrit deux fois à Colomb pour lui dire les mêmes choses et dans les mêmes termes ;

6° Parce que Toscanelli mourut le 10 mai 1482 et qu'antérieurement à cette date Colomb, qui ne se fixa en Portugal qu'en 1477, n'avait vraisemblablement pas encore conçu son grand dessein.

Les idées exposées dans la lettre à Martins sont celles de Colomb même.

La cosmographie de la Lettre à Martins est entièrement basée sur quelques indications géographiques prises dans Marco Polo et sur les idées suivantes, qui viennent notamment de Marin de Tyr, d'Alfragan et d'Esdras : grande extension de l'Asie vers l'Est ; petitesse relative du Globe et peu d'étendue des eaux par rapport aux terres.

Ces idées appartiennent toutes à Colomb qui ne les a pas prises à la lettre à Martins, car il indique lui-même la source de ses informations et on a pu relever, dans les livres qu'il a annotés, les passages qui les lui ont fournies. Nous savons, en outre, qu'il ne les a acquises qu'après ses découvertes parce qu'il ne les a exprimées que dans ses derniers écrits.

Les motifs de la supercherie.

Au lendemain de la découverte de Colomb, ses propres compagnons de voyages et ceux qui vivaient avec eux disaient et répétaient que sa découverte était due à des indications que lui avait données un pilote que les hasards de la mer avaient porté jusqu'à l'une des Antilles et qui était mort sans pouvoir recommencer son voyage. Cette histoire était vraie : le témoignage de Las Casas ne laisse aucun doute à cet égard. Elle faisait beaucoup de tort à Colomb et surtout à ses héritiers qui voyaient la couronne disposée à contester l'importance du rôle personnel de Colomb dans sa découverte.

On est en droit de supposer que la correspondance attribuée à Toscanelli a été fabriquée pour montrer que, contrai-

rement à ce qui se disait, Colomb devait sa découverte à ses propres conceptions et non à des indications de pilotes.

Pour rendre la supercherie vraisemblable, on a dû rédiger la lettre que Toscanelli était censé avoir envoyée à Colomb pour le renseigner, d'après les idées mêmes de Colomb. Ainsi s'explique l'identité de la cosmographie de l'auteur de la lettre à Martins à celle du découvreur du Nouveau Monde.

L'auteur de la supercherie.

L'auteur du faux ne peut être que Colomb lui-même ou l'un des siens, parce qu'il a été commis dans son intérêt ; parce que c'est dans un volume annoté de sa main qu'on a trouvé le texte latin de la lettre à Martins donné pour être l'original, et parce que le texte espagnol, donné par Las Casas, vient de sa famille.

Pour les raisons indiquées plus haut, l'auteur du faux n'est pas Fernand Colomb, qui n'aurait pas écrit une lettre semblable à Martins, qui n'aurait pas transcrit l'autre, et derrière lequel Las Casas n'aurait pas manqué de se retrancher, s'il avait été pour quelque chose dans la production des pièces fausses.

L'auteur du faux ne doit pas être Colomb, parce que la seule présomption qui s'élève contre lui — la ressemblance de son écriture avec celle de la transcription de la lettre à Martins sur le Pie II de la Colombine, — tombe devant le fait que rien ne la confirme et que tout l'infirme ;

Parce qu'on ne commet pas un faux pour ne pas l'utiliser, et que Colomb n'a jamais ni usé ni tenté de faire usage de celui-ci ;

Parce qu'il n'a jamais dit un mot de la correspondance qu'on lui a attribuée avec Toscanelli, dont il semble même ne pas avoir connu l'existence ;

Parce que, tant qu'il vécut, tous les siens gardèrent le même silence à cet égard et que cette correspondance apocryphe n'a été produite que cinquante ans après sa mort ;

Parce qu'enfin, bien qu'il eût intérêt à étouffer l'histoire du pilote qui l'avait renseigné, il était dangereux pour lui

de le faire au moyen de l'invention d'une lettre comme celle attribuée à Toscanelli, qui pouvait lui être et qui lui fut, en fait, plus préjudiciable que cette histoire même.

L'auteur du faux est probablement Barthélemy Colomb, parce que, comme son frère, il a annoté les volumes de la Colombine où sont relevés les passages qui ont été utilisés pour la confection de la Lettre à Martins ; parce qu'il était très dévoué à son frère dont il avait partagé l'existence à Lisbonne, et que, seul, il était en position de démentir l'Histoire du pilote sans nom en alléguant les prétendues relations que Colomb avait eues, en Portugal, avec Toscanelli ; parce qu'il arriva en Espagne, après le départ de son frère pour son second voyage et qu'à ce moment l'aventure du pilote sans nom devait être très répandue.

La lettre à Martins a été imaginée pour dissimuler l'origine véritable du projet de Colomb, qui est dû à des indications positives d'un pilote resté inconnu et non à des spéculations cosmographiques approuvées par Toscanelli lequel n'a jamais écrit ni à Martins, ni à Colomb.

La conception de la fraude paraît appartenir à Barthélemy Colomb qui l'imagina vers 1494, mais qui n'y donna pas suite alors.

On a pu parler de rapports entre Colomb et Toscanelli en 1494, mais la Lettre à Martins n'a pu être écrite qu'après les voyages de Colomb parce que c'est seulement après ses découvertes qu'il se forma les opinions cosmographiques exprimées dans cette Lettre.

Lorsque Colomb partit pour sa grande aventure, il n'avait aucune théorie cosmographique. Cela résulte d'abord du fait qu'il n'y a pas trace de théorie dans le journal de bord de son premier voyage, qui est longuement détaillé, et ensuite de la date des lettres où il a pour la première fois exposé ses théories.

Colomb n'a pu ignorer la fraude ; mais quels que soient les motifs qui l'aient déterminé, il n'y a aucune apparence qu'il l'ait approuvée, tandis que son silence et celui des siens, tant qu'il vécut, est une indication qu'il ne permit pas qu'on donnât suite à la supercherie.

Mais si nous pouvons conserver l'espoir, l'illusion si l'on

veut, que Colomb soit resté étranger à la fabrication de la pièce fausse, nous ne pouvons nous dissimuler que c'est son attitude même qui a motivé la fraude et que, s'il n'y a pas mis la main, il en a été la cause, pour ne pas dire le complice moral. C'est lui qui l'a rendue possible en cachant les véritables sources de son projet, en profitant des indications qu'on lui avait données sans reconnaître à qui il les devait. Par une petitesse d'esprit qui semble incompatible avec le grand caractère et la hauteur d'âme qu'il a montrés en diverses circonstances, il s'est attribué un mérite qu'il pouvait laisser à celui auquel il appartenait sans diminuer le sien propre. Rien ne peut laver Colomb de ce reproche, rien, pas même son intérêt, car en faisant connaître la vérité, il serait resté quand même ce qu'il est en réalité : le découvreur de l'Amérique, le révélateur d'un monde nouveau. Cela devait suffire à sa gloire, et sa mémoire n'aurait pas à souffrir aujourd'hui d'une enquête dont il ne peut sortir à son honneur.

Quant à Toscanelli, il est évidemment étranger à toute cette intrigue et, quel que soit le résultat auquel l'enquête que nous avons instituée aboutira tôt ou tard, sa valeur morale ne sera pas diminuée : il a d'autres titres au respect de l'histoire. Ce qui est acquis dès maintenant, c'est qu'on ne pourra plus prétendre qu'il a été en correspondance avec Colomb sans être tenu de justifier cette assertion, ce qui est une entreprise dont toute la difficulté ne paraîtra qu'à celui qui la tentera.

Si l'on échoue dans cette tâche, on sera forcé de reconnaître que la vieille légende du pilote qui renseigna Colomb devient tout à fait vraisemblable et il sera permis d'avancer, sans encourir les dédains de la critique sérieuse, que le véritable initiateur de la découverte du Nouveau-Monde est, non pas le célèbre astronome auquel on a donné ce titre glorieux et dont le nom remplit des volumes, mais un pauvre marin qui mourut obscurément, sans même laisser son nom à la postérité.

TABLE DES MATIÈRES

RÉPONSE A MES CRITIQUES.

Lettre à M. G. Uzielli, de Florence I

Lettre à M. Hermann Wagner, de l'Université de Göttingen. XVIII

Lettre à M. L. Gallois, maître de conférences à l'École normale supérieure XXXI

MÉMOIRE SUR L'AUTHENTICITÉ DE LA LETTRE DE TOSCANELLI A MARTINS.

I. — La correspondance Toscanello-Colombienne ne nous est connue que par les deux seuls témoignages de Fernand Colomb et de Las Casas, dont l'un répète l'autre. 2

II. — On ne trouve ailleurs aucune trace de la correspondance attribuée à Toscanelli. 4

III. — Colomb lui-même semble n'avoir jamais connu Toscanelli. . . 4

IV. — La lettre à Martins n'a pu être écrite en 1474. 6

V. — La Lettre de 1474 n'a pu être écrite par un savant comme Toscanelli. 8

VI. — Colomb n'a rien emprunté aux pièces attribuées à Toscanelli 9

VII. — La carte routière de Colomb ne venait pas de Toscanelli. . . 10

VIII. — Les motifs de la supercherie. 12

IX. — Date supposée de la supercherie 14

X. — L'auteur du faux. 16

XI. — Rôle de Colomb dans la supercherie. 18

XII. — Récapitulation. Les pièces attribuées à Toscanelli nous viennent de Las Casas. 24

Las Casas tenait ces pièces de Luis Colon, probablement . . 25

Les pièces attribuées à Toscanelli sont apocryphes 26

La lettre à Martins ne peut être de Toscanelli. 27

Les idées exposées dans la lettre à Martins sont celles de Colomb même 28

Les motifs de la supercherie 28

L'auteur de la supercherie. 29

LE PUY-EN-VELAY

IMPRIMERIE RÉGIS MARCHESSOU

Bot. 4/14/53 Parke-Burnett Rubber...
N. Y. $10.00 (14 vols., Lot #235),
Stetson Collection. 1 Da

RESTRICTED CIRCULATION

19161